

# L'INDISCRÉTION DE SOIE : : LE MIROIR DES DRAPS



# **L'Indiscrétion de la Soie : Le Miroir des Draps**

*Par Seb Le Reveur*

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

# Table des matières

Chapitre 1 : Le Cadre d'Ambre	4
Chapitre 2 : L'Écorce du Silence	9
Chapitre 3 : La Soie et le Verre	12
Chapitre 4 : Le Théâtre des Ombres	16
Chapitre 5 : L'Ondée de Désir	22
Chapitre 6 : Le Premier Miroir	28
Chapitre 7 : L'Empreinte Visuelle	31
Chapitre 8 : Le Temple des Hanches	34
Chapitre 9 : La Vapeur des Sens	38
Chapitre 10 : Le Message de Buée	41
Chapitre 11 : L'Appel du Vide	44
Chapitre 12 : Le Nectar de l'Attente	47
Chapitre 13 : Le Retour du Prédateur	50
Chapitre 14 : La Danse des Phalanges	54
Chapitre 15 : Le Sommet du Frisson	59
Chapitre 16 : L'Offrande Immobile	65
Chapitre 17 : La Fusion des Reflets	68
Chapitre 18 : La Traversée du Miroir	73
Chapitre 19 : L'Abolition du Seuil	77
Chapitre 20 : L'Aube sur la Rue de Verre	84

# Chapitre 1

## Le Cadre d'Ambre

Le ciel de Paris s'était liquéfié en une traînée de grisaille dont les pleurs s'écrasaient avec un battement sourd contre le zinc des toits. Éléonore pressa son front sur la paroi glacée. Elle sentait le froid mordre sa peau tandis que l'humidité de la rue s'infiltrait par les jointures du vieux cadre en chêne. Dans la pénombre du salon, les meubles n'étaient plus que des masses lourdes, des blocs de velours et d'acajou perdus dans l'ombre. Elle aimait ce moment précis où la lumière décline, laissant des reflets de suie effacer les contours des choses. Sa main remonta lentement le long de son bras, ses ongles accrochant la trame de sa chemise de soie, avant de basculer l'interrupteur.

L'obscurité l'enveloppa d'un coup, épaisse comme une étoffe mouillée. Ses sens se réveillèrent, aux aguets. Elle entendit le glissement du tissu contre ses hanches, un froissement qui lui parut brutal dans le silence. Dehors, la rue de Verneuil s'étirait comme un couloir de pierres humides. Les réverbères se reflétaient dans les flaques en éclats d'or brisé. Elle fit un pas, ses pieds nus trouvant sur le parquet une fraîcheur qui la fit frissonner jusqu'à la racine des cheveux. Ses yeux cherchèrent la lucarne du vis-à-vis, ce rectangle de vie suspendu au milieu du noir.

Une lueur d'ambre jaillit soudain de l'autre côté du vide. Elle perçait la pluie comme une lame chauffée à blanc. Dans ce cadre de lumière, une silhouette se découpa. L'homme se tenait là, baigné dans cette clarté qui transformait la pièce en un plateau de théâtre. Il ne portait qu'une chemise blanche ouverte. Les pans flottaient dans un courant d'air, dévoilant la peau mate d'un torse où la lumière s'accrochait aux reliefs des muscles. Il leva un bras, sa main saisissant le montant de la fenêtre. La tension sous sa peau dessinait une force brute qui fit cogner le sang d'Éléonore.

Elle resta immobile derrière le rideau de tulle dont elle sentait la maille rugueuse sous ses doigts. Le contraste était violent entre le froid de sa propre chambre et cette chaleur qui semblait irradier de l'appartement jumeau. L'homme ne regardait pas vers elle. Il fixait l'obscurité. Il inclina la tête, une mèche sombre barrant son front, et porta à ses lèvres un verre dont le liquide captait les derniers rayons de la lampe. Une tension liquide se propagea dans les veines d'Éléonore lorsqu'elle observa le mouvement de sa gorge.

Sur le guéridon, à côté d'elle, une tasse de thé oubliée avait laissé un cerne sombre sur le bois. Éléonore se souvint brusquement qu'elle n'avait pas rangé le reçu du pressing qui traînait dans l'entrée, un morceau de papier jaune et dérisoire. Cette pensée absurde la traversa alors qu'elle sentait une étiquette de sa nuisette lui piquer l'aisselle, un petit inconfort qu'elle n'avait jamais pris le temps de couper. Elle se sentit soudain très réelle, très charnelle, ancrée dans cette attente presque douloureuse alors que son estomac se nouait de faim, ou d'autre chose. Elle ramena ses bras contre sa poitrine, sentant la chaleur de son propre corps monter sous la soie.

Elle fit glisser une main sur son ventre, cherchant à travers le tissu fin une preuve de son existence. L'inconnu se détourna, laissant voir la cambrure de son dos, cette ligne de vertèbres et de muscles qui appelait le toucher. Il bougeait avec une aisance animale. Éléonore vit une goutte de condensation rouler le long du carreau. Elle la suivit du doigt, traçant sur le verre la ligne d'épaule de cet homme qui l'ignorait. La pluie redoubla, noyant les bruits de la ville. Seul restait le rythme de son propre cœur, tambourinant contre ses côtes.

Il se rapprocha de la vitre. Son visage entra dans la pleine lumière, révélant des traits sculptés par l'ombre. Pommettes saillantes, mâchoire carrée. Ses lèvres paraissaient pesantes de secrets. Il posa sa paume à plat sur le verre, juste en face d'elle. Ce contact indirect envoya une décharge dans tout le corps d'Éléonore. Elle ne détourna pas le regard, même quand il sembla sonder les ténèbres de son appartement avec une intensité qui lui fit croire, une seconde, qu'il lisait le désir qui la brûlait.

Le froid migrait de ses doigts vers son poignet. Dehors, la pluie giflait le zinc avec une cadence mécanique. Dans son salon, le parquet craqua sous son poids. Elle ne bougea pas. Elle craignait que le moindre bruit ne rompe le sortilège de cette main d'homme apposée contre le carreau, une paume large dont elle imaginait déjà la rugosité contre sa peau.

L'homme retira lentement sa main. Il laissa sur le verre une buée fugitive. Il ramena ses doigts vers son front pour lisser ses cheveux, un geste simple qui soulignait la puissance de son avant-bras. Il fit un pas de côté et déposa son verre sur une console. Le cristal tinta sourdement. La vibration sembla s'amplifier jusqu'aux oreilles d'Éléonore.

Un frisson parcourut son échine. Elle sentait le poids de ses seins sous le tissu, une lourdeur nouvelle. Ses cuisses se pressèrent l'une contre l'autre. Le parfum de la pluie, un mélange d'ozone et de poussière mouillée, s'infiltrait par la fenêtre mal fermée. Elle glissa sa main libre le long de sa hanche, suivant la courbe de son flanc. Ses doigts s'attardèrent sur la dentelle.

L'homme saisit le col de sa chemise. Il déboutonna les premiers rangs avec lenteur. Son torse apparut, sombre et tendu. Chaque bouton libéré était une frontière qui tombait. Elle vit le mouvement de ses pectoraux lorsqu'il inspira profondément. Il hésita, les doigts suspendus sur le coton, puis fit glisser le vêtement sur ses épaules d'un mouvement fluide. Éléonore retint son souffle.

Il se tourna de nouveau. Son torse nu était exposé à la clarté dorée. Ses côtes se dessinaient sous une peau lisse. Il s'appuya des deux mains sur le rebord intérieur, le corps penché vers l'avant. La tension dans ses trapèzes captivait Éléonore. Elle sentit une moiteur discrète naître au creux de son bassin.

L'eau ruisselait en rigoles sur la vitre, déformant le paysage. Elle essuya la buée d'un

revers de main tremblant. Sa main s'engouffra dans la transparence comme pour palper cette présence. L'homme demeurait immobile, les paumes ancrées sur le bois sombre. Un frisson la parcourut lorsqu'il modifia son appui, faisant jouer ses épaules comme un félin aux aguets.

Elle sentit le frottement de sa nuisette contre ses mamelons, une brûlure insupportable. Ses doigts descendirent le long de sa gorge pour apaiser la pulsation qui soulevait sa peau. Ses yeux restaient rivés sur les hanches de l'homme, là où le pantalon de toile sombre reposait, bas sur la naissance des os.

De l'autre côté, il passa une main dans sa chevelure, révélant le flanc musclé où l'ombre se creusait. Ce mouvement fit tressaillir le bas de son ventre. Une goutte de pluie plus lourde s'écrasa contre la vitre d'Éléonore. Elle sursauta, puis appuya son bassin contre le rebord pour ne pas tomber. L'homme baissa les yeux vers le trottoir mouillé, avant de remonter son regard vers les façades. Sa main descendit le long de son propre torse. Ses doigts effleurèrent sa peau avec une lenteur calculée.

L'index d'Éléonore suivit le tracé d'une rigole d'eau sur la paroi froide. Elle sentit la rugosité du bois sous sa paume alors que tout en elle semblait se liquéfier. Dans la lucarne, l'homme amorça un nouveau geste. Ses doigts vinrent se poser sur la boucle de sa ceinture. Le cliquetis métallique résonna dans le crâne d'Éléonore. Il ne se pressait pas. Ses phalanges s'attardaient sur le cuir.

Elle ramena ses genoux contre le rebord, la soie se tendant sur ses fesses. Sa respiration devint un murmure saccadé. L'homme, d'un geste délibéré, libéra le premier bouton de son pantalon. Une mince bande de peau plus claire apparut.

Il s'adossa contre le chambranle, la tête renversée. Il offrait sa gorge à l'obscurité. Il laissa sa main glisser avec paresse le long de sa hanche. Le cœur d'Éléonore heurta ses côtes. Elle emprisonna la pointe de son sein entre son pouce et son index pour contenir le spasme qui la traversait.

Il fit un pas de côté, sortant du cadre. Ce vide provoqua chez elle une sensation de deuil. Elle se colla davantage contre la vitre, ses seins s'écrasant sur la surface glacée. Le lin blanc de l'homme finit sa chute dans un froissement sourd. Il se tenait maintenant droit, les épaules larges. Chaque souffle dessinait des vallées d'ombre sur sa peau ambrée.

Éléonore s'effondra sur ses genoux, les fibres de laine du tapis s'enfonçant dans sa peau comme une morsure rêche. Elle appuya ses paumes sur le parquet froid pour stabiliser ses bras. De l'autre côté du gouffre, l'homme retirait ses derniers vêtements. Sa silhouette était libérée. Il porta une main à sa nuque pour masser ses vertèbres.

Éléonore ferma les yeux, cherchant à emprisonner la vision. Mais le vide l'effrayait. Elle les rouvrit, avide. L'Inconnu s'approcha de sa fenêtre. Il ne regardait pas la rue. Ses yeux semblaient chercher la présence qui l'observait. Il posa sa main grande ouverte contre la vitre. Les doigts s'écartèrent sur la surface. Éléonore leva sa propre main. Elle fit coïncider ses paumes avec la trace invisible laissée par l'étranger, le cœur battant comme un oiseau prêt à s'envoler.

# Chapitre 2

## L'Écorce du Silence

Le col de dentelle me pique le menton, une armature d'ivoire qui m'impose ce port de tête rigide, celui des portraits d'ancêtres qui me jugent depuis les murs. Dans le silence de ma chambre, la pendule en bronze ne se contente pas de marquer l'heure ; elle semble grignoter ma vie, seconde après seconde. J'ai fini par défaire les petits boutons de mes poignets. Ma peau, d'une blancheur malade à force d'avoir été couvée par l'ombre des salons, garde la marque rouge et précise des coutures. J'éteins la lampe d'un geste sec. La mèche fume encore, une odeur de graisse brûlée qui vient salir le parfum de lavande séchée des tiroirs, et je m'approche de la vitre. Le froid du carreau me mord le bout des doigts dès que je le frôle.

C'est une frontière de glace. De mon côté, l'ordre étouffant des meubles d'acajou ; de l'autre, la rue sombre et ce rectangle de lumière fauve niché sous les toits de zinc. J'attends que le rideau de lin s'écarte. Quand il apparaît enfin, je sens mes poumons se bloquer, comme si l'air était brusquement devenu trop rare pour nous deux.

Il retire sa veste. C'est un mouvement d'épaule brusque, presque impatient, qui envoie le vêtement s'échouer sur un fauteuil. La lumière de sa lampe sculpte le relief de son dos, révélant une cartographie de muscles longs qui jouent sous la peau. Je sors mon carnet de ma poche. Je n'y note pas des pensées, mais des faits bruts, presque cliniques. Il est vingt-deux heures douze. Il vient de poser ses mains à plat sur sa table de bois. À travers la distance, je devine la rugosité du plateau sous ses paumes. Ses doigts sont longs, noueux, habitués à serrer ou à construire. Je l'imagine, avec cette même autorité tranquille, saisir le bas de ma nuque pour briser ma posture de porcelaine.

Un nuage de vapeur s'échappe de mes lèvres et vient ternir le verre. J'essuie la buée du revers de la main, un geste fébrile. Je déteste perdre une seule seconde de ce spectacle. De l'autre côté du gouffre, il se tourne. Son torse offre un paysage de creux et de sommets où l'ombre dessine des vallées sombres. Il ne me voit pas. Ou alors il joue, habitant son espace avec une sorte de défi physique qui me donne le vertige.

Je m'interromps un instant, gênée par une sensation stupide. Mon alliance, trop étroite ce soir, me comprime la phalange. Je porte le doigt à ma bouche, essayant de faire glisser l'anneau avec de la salive, un geste de petite fille prise en faute. Je tire sur l'or, ma peau devient blanche, puis violette, mais la bague résiste, soudée à mon identité. Je finis par abandonner, le doigt douloureux, le cœur battant d'une honte sourde. Je suis là, une femme de mon rang, tapie dans le noir, à traquer la sueur d'un homme qui ignore jusqu'à mon nom, tandis que mon mari discute probablement de la rente foncière au club, une flaque de sherry à la main.

Il boit maintenant à même une bouteille de verre vert. Je vois le mouvement de sa déglutition, le trajet du liquide qui fait danser la peau de sa gorge. Le vin doit être âpre, une rivière de feu dans ses veines. Ma main libre descend le long de ma hanche, suivant la courbe de mon armature de soie. Je cherche sur moi-même, à travers les couches de tissu, cette force organique que je vois chez lui. Le contact du velours m'irrite ; c'est un carcan insupportable contre la pulsion qui s'éveille.

Il s'approche de sa fenêtre. Il est si près que je pourrais presque deviner le grain de sa peau. Il pose une main sur le montant en bois, et je vois la tension de ses tendons. C'est une promesse de puissance contenue qui me fait frémir le bas du ventre. L'acier de mon porte-plume laisse une trace luisante sur le papier, fixant l'instant où ses doigts ont effleuré le cadre. Je consigne tout, chaque inclinaison, chaque tressaillement, transformant cette observation clandestine en une liturgie dont je suis la seule prêtresse.

Soudain, il porte une main à son cou et finit de déboutonner sa chemise d'un geste

sec. Le tissu s'écarte comme une lèvre, révélant la teinte mate de son plexus. Une goutte de sueur, née de la chaleur de son poêle, glisse lentement entre ses muscles. Je sens l'étai de mes propres baleines de corset, ce carcan d'acier qui comprime ma poitrine, m'imposant la rectitude alors que tout en moi aspire à l'effondrement.

Dehors, la pluie commence à marteler le zinc des toits. L'eau ruisselle sur ma façade, floutant les contours de sa silhouette. Je retiens mon souffle, craignant que le moindre soupir ne brise le fil invisible qui nous relie à travers le vide. Il rejette sa chemise sur ses épaules ; le vêtement tombe au sol comme une peau morte. Son torse est désormais offert, une vaste étendue ambrée qui irradie une chaleur capable de faire fondre mes certitudes.

L'inconnu lève son verre vers l'obscurité de la ville, une sorte de salut muet au chaos, avant de boire avec une lenteur calculée. Je vois le mouvement de sa langue sur le bord du cristal. Mes genoux fléchissent. Je m'agrippe au montant de la fenêtre, mes ongles s'enfonçant dans le bois peint. Chaque détail que je jette sur le papier est une pierre de plus à l'édifice de mon propre sacrilège. La plume griffe le vélin avec une régularité de métronome, traçant des sillons d'encre noire qui fixent l'éphémère. Chaque lettre est une caresse par procuration.

La lampe d'en face vacille. La mèche se consume, jetant ses derniers reflets cuivrés avant de plonger la pièce dans une pénombre bleutée. Un frisson me parcourt l'échine, non par peur, mais à cause du vide soudain que laisse cette disparition. Je lâche mon instrument. Une tache d'encre s'étale sur la page comme une blessure nocturne. Je me laisse glisser contre le parquet froid, le dos contre le mur, les hanches lourdes d'une attente que le silence de cette maison ne viendra jamais combler. Demain, l'observation reprendra. L'écorce du silence s'est brisée, et la sève qui coule désormais en moi promet des transgressions que le papier ne suffira bientôt plus à contenir.

# Chapitre 3

## La Soie et le Verre

L'obscurité de la chambre n'était rompue que par le rectangle de lumière ambrée qui, de l'autre côté de la rue étroite, découpait la scène avec une netteté brutale. Éléonore se tenait immobile, les pieds s'enfonçant dans la laine du tapis. La fraîcheur du carreau venait mordre son front, une sensation de froid qui l'aidait à ne pas défaillir. Contre ses hanches, le tissu léger de sa nuisette glissait à chaque souffle, un frôlement qui imitait le ruissellement de la pluie sur la façade. Elle ne bougeait pas, craignant que le simple froissement de l'étoffe ne brise le lien invisible qui la rivait à la lucarne voisine.

L'homme apparut dans le cadre, une silhouette massive dont les contours s'estompaient sous la vapeur s'échappant d'une pièce d'eau. Il s'arrêta au centre de la pièce, le dos tourné à la fenêtre. La lumière rasante soulignait les creux de ses épaules et de ses reins, révélant une peau mate que l'ombre venait sculpter sans aucune pudeur. Dans le silence, Éléonore sentit ses phalanges blanchir contre le bois du rebord. Une chaleur nouvelle, plus épaisse que l'air saturé de pluie, s'épanouit au creux de son ventre.

Un courant d'air fit claquer une porte au fond de l'appartement. Éléonore sursauta, le cœur cognant contre ses côtes, mais elle ne se détourna pas. Elle sentit soudain l'absurdité de sa position : ses pieds nus étaient glacés sur le parquet ciré et une crampe sournoise commençait à lui tordre le mollet gauche. Elle l'ignora, crispant ses orteils dans la poussière accumulée au bord du tapis qu'elle n'avait pas passé depuis trois jours. Il y avait une tache de thé séchée sur le rebord du bois, un vestige de son petit-déjeuner solitaire, et ce détail trivial, ce petit désordre de sa vie réelle, la fit rougir violemment dans le noir. Elle se sentit un instant comme une intruse dans sa

propre peau, avant que le mouvement d'en face ne la happe de nouveau.

Il leva les mains vers son cou pour défaire le premier bouton de sa chemise sombre. Le geste fit rouler les muscles de son dos, et Éléonore suivit cette ondulation avec une intensité qui lui pinçait la gorge. Elle imaginait la rugosité du coton contre ses doigts à lui, le contraste entre la force des mains et la vulnérabilité de la gorge qui se dévoilait. Chaque attache libérée était une petite victoire de la chair sur le vêtement.

Ses yeux ne lâchaient pas la cambrure du dos, là où la lumière s'attardait avant de mourir dans l'ombre du pantalon. Elle parcourait l'axe de sa carrure comme si ses propres doigts glissaient sur chaque vertèbre, s'arrêtant sur la tension des deltoïdes. La paroi de cristal, autrefois barrière glacée, devenait une membrane vibrante qui abolissait la distance entre son corps protégé et cette présence animale qui se dépouillait.

Il écarta enfin les pans de son vêtement, le laissant glisser le long de ses bras. La chemise finit sa course sur le plancher dans un froissement sourd. Le torse était désormais nu, une vaste étendue de reliefs que la pénombre parisienne semblait vouloir dévorer. Éléonore sentit une humidité discrète perler sur sa propre peau, répondant à la moiteur de l'orage, alors que l'homme pivotait légèrement. Il offrait le profil de sa poitrine et la courbe de son bras puissant à son regard affamé.

Elle plaqua une paume contre la surface glacée, captant la vibration d'un fiacre tournant à l'angle de la rue. Le froid du dehors mordait sa peau, contrastant avec la fournaise qui s'allumait sous ses côtes. Elle observait le torse de l'homme se gonfler, une marée montant et descendant avec régularité, tandis que sa propre haleine ourlait le verre d'une buée laiteuse qu'elle effaça aussitôt d'un doigt fiévreux.

De l'autre côté du vide, il leva une main vers sa nuque, ses doigts s'égarant dans l'épaisseur de sa chevelure. Ce simple mouvement tira la peau sur ses flancs, révélant une échelle de muscles qui vibraient sous l'éclat de la lampe. Une goutte de pluie

solitaire raya l'extérieur du carreau, divisant le reflet de l'homme en deux sillons d'argent. Dans la rue déserte, le martèlement des talons d'un passant s'éteignit sur le pavé mouillé. Le monde n'avait plus de réalité, réduit à la pierre grise et au clignotement d'un bec de gaz.

Il fit un pas vers le guéridon, le mouvement de ses hanches entraînant un glissement de l'ombre sur le plafond. La tension de ses fessiers, devinée sous la serge sombre, accéléra le pouls de la jeune femme. Chaque centimètre de peau était une conquête. Elle appuya son front contre le cadre en bois, fermant les yeux pour mieux ressentir le frottement du satin sur ses seins durcis. La fraîcheur du vernis ne tempérerait plus la montée de sève qui l'envahissait. Lorsqu'elle rouvrit les paupières, il avait saisi un verre d'eau. Elle suivit le mouvement de sa pomme d'Adam alors qu'il buvait, fascinée par cette faiblesse passagère au milieu de tant de vigueur.

L'homme reposa le verre avec une lenteur calculée, ses doigts s'attardant sur le rebord. Il fit volte-face, s'offrant de nouveau au cadre de la fenêtre. Ses mains descendirent vers sa ceinture. Éléonore sentit une contraction involontaire, une onde liquide qui vint mourir contre la dentelle de son sous-vêtement. Le cliquetis métallique de la boucle traversa virtuellement la rue, résonnant dans ses tympans comme un signal.

Le tissu sombre commença à s'écarter, révélant une mince bande de peau plus claire au creux du bas-ventre. Elle imaginait l'odeur de cet homme — tabac froid et savon boisé — un parfum qui aurait envahi sa chambre si le vide ne les séparait pas. Ses doigts, crispés sur le rebord, s'enfonçaient dans la peinture écaillée. Elle vit les pouces de l'homme s'insérer sous la ceinture pour accompagner la chute du pantalon. Chaque millimètre dévoilé aspirait l'oxygène de la pièce, la laissant dans une apnée qui lui brûlait les poumons.

Elle ajusta sa position contre le rebord, provoquant un froissement de sa robe de chambre vert d'eau. Dans cette pénombre, elle sentit le contact frais du tissu s'opposer

à la chaleur de son ventre, tandis qu'une bretelle s'abandonnait sur son épaule. En face, l'homme était immobile, ses mains sur une commode, les bras verrouillés. Les veines de ses avant-bras ressortaient comme des fleuves sous un épiderme hâlé.

Éléonore, le corps tendu comme une corde de violon, sentit la soie glisser encore, descendant sous l'effet de sa respiration saccadée. Elle ne bougeait plus, craignant de rompre ce fil qui la liait à cette silhouette. Elle plaqua ses deux mains sur la fenêtre, cherchant à réduire la distance. Sous le tissu qui l'enveloppait comme une seconde peau devenue trop étroite, ses hanches basculèrent imperceptiblement. L'homme pivota d'un quart de tour, son profil découpé comme une médaille antique, et elle comprit que le verre n'était plus une barrière, mais le conducteur d'une foudre qui s'apprêtait à tout consumer. Elle ferma les yeux, sentant le battement de son cœur jusque dans la pulpe de ses doigts, avant de les rouvrir sur le geste final qui allait rompre l'équilibre de la nuit.

# Chapitre 4

## Le Théâtre des Ombres

La pluie de novembre hachure le rectangle de la fenêtre, transformant le pavé de la rue étroite en une rigole d'encre où les reflets des réverbères se dissolvent. Éléonore n'ose plus bouger. Sa tempe est pressée contre le montant de bois froid, une sensation de morsure qui contraste avec la chaleur moite de ses paumes. Dans l'appartement d'en face, la lucarne s'allume d'un éclat fauve. La clarté est presque impudique dans cette grisaille. Elle reste là, immobile, ses doigts agrippant le rebord verni jusqu'à ce que ses phalanges blanchissent. Une buée légère, née de son souffle trop court, vient voiler par intermittence le cadre de verre.

Une silhouette féminine se détache dans la pièce adverse. C'est une intruse aux gestes apprêtés. L'Inconnu s'avance. Il n'y a aucune hésitation dans sa marche, juste une patience de prédateur qui dévore l'espace jusqu'à ce que leurs ombres se chevauchent sur le parquet. Il ne l'embrasse pas. Le silence entre eux pèse comme un meuble massif. Ses mains s'attardent sur le col de la visiteuse, ses pouces enfoncés dans la doublure pour l'aider à se dévêtir. Éléonore voit le manteau glisser, une masse sombre qui s'affaisse au sol. Une épaule apparaît, nue, dont la ligne semble appeler la friction d'une paume.

Sous la batiste de sa chemise, le dos de l'homme est une géographie de muscles tendus, soulignée par la lumière cuivrée. Il pose une main sur la nuque de la femme. Ses longs doigts s'enracinent dans la chevelure pour forcer le visage à se renverser, exposant la tension des tendons de la gorge. L'air est saturé par le tambourinement de l'eau contre le zinc des gouttières, une percussion qui cogne dans les tempes d'Éléonore. Elle imagine l'odeur de la laine mouillée, la vapeur des respirations qui se mêlent.

C'est à ce moment qu'une crampe soudaine, une griffe électrique, saisit la voûte plantaire d'Éléonore. Elle a passé trop de temps sur la pointe des pieds, les muscles contractés par l'attente. Elle doit se mordre la lèvre pour ne pas gémir de douleur, luttant contre l'envie de masser son pied. Dans la pénombre de son salon, une odeur de poussière chauffée s'élève du vieux radiateur en fonte qui glougloute. Elle remarque, avec une lucidité absurde, une tache de café séchée sur le tapis, juste à côté de son orteil recroquevillé. Cette intrusion du banal la ramène un instant à sa propre carcasse, avant que le mouvement en face ne la happe de nouveau, plus violemment.

La visiteuse porte une main hésitante au torse de l'homme, ses ongles accrochant le premier bouton de nacre. Éléonore sent ses propres muscles se crispier. Elle n'imité plus le geste, elle le subit. La distance entre les deux façades n'est plus qu'une illusion géographique. Elle voit les lèvres de l'Inconnu bouger, un murmure dont elle ne perçoit que la vibration, une phrase courte qui ressemble à un ordre ou à une promesse. Le trouble qui l'envahit a le goût métallique d'un venin neuf.

L'homme saisit la taille de son invitée. Ses pouces marquent la chair souple, là où le tissu oppose une ultime résistance. Il la tire vers lui, supprimant le dernier centimètre d'air. La femme rejette la tête en arrière, ses cheveux basculant comme une nappe d'ébène. Le contraste entre l'autorité tranquille de l'homme et le frémissement de la silhouette anonyme est si dense qu'Éléonore croit entendre le craquement de l'air.

Les doigts de l'homme s'enfoncent maintenant dans la cambrure de l'inconnue. Sous la pression, le tissu se froisse. Éléonore, la joue écrasée contre le verre, sent une lave invisible monter dans ses veines. Elle ne cille plus. L'Inconnu incline la tête, sa mâchoire effleure l'oreille de sa partenaire avec une précision qui fait frémir l'atmosphère. La femme offre son cou, telle une tige qui plie. Dans l'ombre, Éléonore renverse la nuque, cherchant dans le vide cette même étreinte impérieuse. Elle goûte l'amertume de sa solitude, un suc acide qui lui noue les entrailles.

Il lâche enfin la taille pour remonter ses mains le long de ses bras. Chaque centimètre conquis laisse une trace de chaleur imaginaire. L'homme saisit les poignets de son invitée pour les guider vers ses propres épaules. Le drapé de la manche glisse, dévoilant un bras qui luit sous la lampe comme une peau de fruit. Éléonore essuie d'un revers de main une trace de buée sur la vitre, refusant de perdre une miette de cette dévoration.

L'Inconnu devient l'espace. Il presse son torse contre celui de la femme, l'obligeant à se cambrer jusqu'à l'équilibre instable. Éléonore voit la main de l'homme s'égarer vers la nuque, ses doigts dirigeant l'inclinaison de la tête. C'est une souveraineté du désir qui transforme la chambre en sanctuaire. La pluie dessine des perles de cristal sur le carreau, tandis qu'en face, le feu des corps semble vouloir consumer le verre.

L'homme suspend son geste, ses lèvres à quelques millimètres de la gorge palpitante. Il respire simplement son sillage. Éléonore ferme les yeux, imaginant l'odeur de cet homme : tabac froid et musc sauvage. Elle les rouvre pour voir la main de la visiteuse tracer la ligne de la mâchoire masculine avec une dévotion de communiant.

Le pouce de l'homme s'attarde sur la commissure des lèvres. La chair cède, révélant un éclat de dents. L'autre main incline la tête vers l'arrière pour l'offrir à la lumière incandescente. Éléonore sent un éclat de glace lui transpercer l'estomac. La peau de la femme a la pâleur du lait, tandis que les mains de l'Inconnu agissent sur elle comme un sculpteur sur une argile consentante.

Le vent rabat une mèche contre le visage d'Éléonore. En bas, un chat errant traverse une flaque noire, seule trace de vie ordinaire. L'homme rapproche son visage. Les doigts de la visiteuse s'ancrent dans le veston, ses phalanges blanchissant sous l'effort. C'est une lutte immobile.

Soudain, l'Inconnu se redresse, son ombre barrant le mur de tapisserie fanée. Il fait choir une bretelle fine qui glisse avec une paresse de serpent. La peau ainsi dévoilée

semble luire d'un éclat organique. Éléonore porte sa main à sa propre épaule, et le contact de ses doigts sur sa chair fraîche lui arrache un tressaillement de surprise. Elle n'est plus une voyeuse ; elle est la caisse de résonance de chaque frisson d'en face.

L'Inconnu murmure encore. La femme réagit par un mouvement de rein, se pressant contre lui. La lumière vacille, projetant des géants de suie au plafond. Éléonore sent son sein écraser le rebord de bois. Elle veut comprendre à quel moment la retenue devient incendie.

L'Inconnu pivote. Il saisit le poignet de la femme comme un bracelet de chair vive. Tandis qu'il l'attire au centre de la pièce, le mouvement de leurs hanches crée une onde qui traverse la rue et vient mourir dans le ventre d'Éléonore. Elle déplace son poids, sentant le coton de sa chemise de nuit contre ses cuisses brûlantes. Le rebord de la fenêtre exhale une odeur de bois vieux et de pluie.

L'Inconnu s'immobilise, le visage à un souffle de l'épaule dénudée. Il ne l'embrasse pas encore. Il inhale profondément, faisant gonfler sa poitrine contre le tissu de sa chemise sombre. La femme ferme les yeux. Le silence est une matière solide.

Soudain, il relâche le poignet pour laisser sa main remonter vers la nuque. Ses dents se referment sur le lobe de l'oreille. Éléonore mord sa lèvre pour ne pas crier. La soif se propage jusqu'au bout de ses doigts, qui pétrissent le velours du rideau. La lumière transforme chaque parcelle de peau en un paysage de collines et de vallons. L'Inconnu défait un bouton de sa chemise, révélant la naissance d'un torse où l'ombre se love entre les muscles.

Ils restent ainsi, pétrifiés comme un bas-relief, deux silhouettes dont les respirations s'accordent enfin. Éléonore sent ses propres poumons réclamer de l'air. La chemise de lin blanc glisse des épaules de l'homme pour s'échouer au sol en un nuage silencieux. Sa peau possède le grain d'une pierre chauffée au soleil. La femme anonyme laisse errer ses phalanges sur ce torse avec une lenteur de métronome.

Un frisson traverse l'échine d'Éléonore, une décharge qui meurt entre ses cuisses. La robe est une entrave. Elle observe le mouvement de la pomme d'Adam de l'homme qui monte et descend alors qu'il retient un souffle. La distance n'est plus qu'un fil de soie. Il lève une main pour saisir le menton de la femme, l'obligeant à soutenir son regard. Son pouce écrase la lèvre inférieure pour en révéler l'humidité. Éléonore porte sa main libre à son décolleté, sentant son sang battre contre la pulpe de ses doigts.

La femme aux mains de soie finit par rompre la distance, logeant son front dans le creux de l'épaule de l'Inconnu. Il répond en refermant ses bras autour d'elle, ses paumes s'étalant sur la cambrure nue du bas du dos. Les avant-bras de l'homme se bandent sous l'effort de l'étreinte. Éléonore retient sa respiration, suspendue au geste suivant.

L'Inconnu laisse glisser une main le long du sillage vertébral de la femme, déchiffrant chaque relief d'os. L'anonyme rejette la tête en arrière, exposant l'arc tendu de sa gorge. Le pouce de l'homme trouve l'attache de la seconde bretelle. Il exerce une pression millimétrée. La soie glisse, un murmure qui dévoile la naissance d'un sein. Éléonore sent ses propres pointes se durcir, une réponse douloureuse.

L'Inconnu se penche, ses lèvres effleurant l'oreille dans un murmure dont le souffle fait frémir les fins cheveux de la nuque. Il saisit les deux poignets de la femme, les croisant d'une seule main dans son dos, soudant leurs bassins. La main libre descend vers la hanche, pétrissant la chair sous la jupe qui remonte. Le contraste entre le noir de la dentelle et la clarté de la peau est une morsure. Éléonore glisse une main entre ses jambes, cherchant à apaiser le feu.

L'Inconnu déplace son visage vers le creux de la poitrine, y déposant un baiser qui ressemble à une marque de possession. La femme se cabre. Éléonore voit son propre visage dans le reflet du verre, un masque de terreur et de désir. L'homme lève les yeux vers la fenêtre, non pour la voir, mais pour s'assurer que leur intimité est scellée

par le vide.

Le dos de la femme rencontre l'angle d'un meuble. L'Inconnu enserre ses poignets plus haut, forçant l'offrande du buste. Ses doigts s'insèrent sous l'élastique de la jarretière, là où la soie s'arrête. Éléonore suit chaque centimètre de cette progression. Le métal de la boucle de ceinture de l'homme luit d'un éclat froid. Il se penche, ses lèvres effleurant l'attache de dentelle.

Un silence épais s'installe dans la rue. L'Inconnu redresse le buste, habitant son propre triomphe, savourant le tremblement de la femme. Le craquement du cuir de ses chaussures sur le parquet résonne dans l'imagination d'Éléonore comme un coup de tonnerre. La lumière vacille. L'Inconnu dénoue sa cravate d'un geste sec, la laissant tomber comme une mue.

Il s'arrête net, sa main posée sur le montant de la fenêtre. Ses traits, sculptés par la lumière rasante, suggèrent une conscience aiguë de l'ombre qui le guette. Éléonore recule d'un pas, s'enfonçant dans le velours de son salon. De l'autre côté du gouffre, la main de l'homme s'élève vers le cordon des rideaux. Le tissu lourd commence à glisser, occultant pouce par pouce la pièce, ne laissant qu'un dernier filet d'or avant le noir total. Éléonore reste là, dans le silence de sa chambre, la main crispée sur son propre désir, sachant que le rideau levé sur sa propre soif ne se refermera plus.

# Chapitre 5

## L'Ondée de Désir

Le ciel de Paris avait fini par lâcher prise, noyant les pavés sous une flotte épaisse qui transformait la rue en un miroir noir. Les gouttes s'écrasaient contre le zinc avec un tic-tac têtue, une cadence mécanique qui l'enfermait dans la chambre. Éléonore restait là, immobile. Ça sentait l'ozone et la cire à parquet, cette odeur un peu rance qui remonte dès que l'air devient trop humide. Elle fit un pas, sentant la soie de sa nuisette s'accrocher légèrement à une zone de peau sèche sur sa cuisse.

Elle colla son front contre le carreau. Le choc du verre froid lui tira un frisson qui lui descendit tout droit dans les reins. La buée de son souffle envahit la vitre, floutant l'orage en un halo terne. Elle ferma les yeux, savourant ce contraste : le gel sur son visage et ce début d'incendie dans son ventre. De l'autre côté de la ruelle étroite, la lucarne d'en face restait sa seule boussole.

Dans ce cadre de lumière chaude, une silhouette bougeait. L'homme n'était pas une statue, il avait cette manière un peu brusque de bouger les épaules, une inclinaison du cou qui trahissait une tension réelle sous la lampe. Éléonore fixa ses mains alors qu'il écartait le rideau. C'était un geste d'une autorité simple, sans mise en scène, qui lui coupa le sifflet comme si ces doigts s'étaient refermés sur sa propre nuque.

Une petite bande de papier peint se décollait dans l'angle du cadre de la fenêtre. Éléonore la remarqua soudain, un détail idiot, une de ces réparations qu'elle remettait à plus tard depuis des mois. Elle se sentit une seconde absurde, nue dans le noir à guetter un inconnu alors que son propre intérieur partait en lambeaux. Elle passa machinalement le bout de l'ongle sur la colle sèche, un tic nerveux, avant de se reconcentrer sur la fenêtre d'en face. Ce petit rappel de sa vie banale ne fit

qu'accentuer l'urgence de ce qui se jouait là, dans le silence de la pluie.

Sa main quitta le bois pour venir se loger au creux de sa taille. Elle sentit le pouls cogner sous ses doigts, un battement impérieux qui cognait au rythme de la foudre. À chaque éclair, la chambre d'en face s'illuminait d'une lueur électrique, révélant la peau mate d'un dos puissant. Elle imaginait l'odeur de cet homme : un mélange de pluie froide et de peau chauffée par l'alcôve.

Elle pressa sa poitrine contre la paroi vitrée. Elle voulait que le froid calme la brûlure de ses seins. Le verre résistait, obstacle invisible entre sa retenue habituelle et ce désir qui la bouffait. Elle notait tout maintenant : le mouvement de la glotte qui avale, le bras qui se tend vers un verre d'eau, la courbe d'une échine qui refusait de se voûter. Une humidité qui ne venait pas du ciel commençait à glisser lentement à l'intérieur de ses cuisses.

L'homme se tourna de profil. Éléonore retint un souffle court, ses doigts crispés sur l'étoffe de sa nuisette qu'elle tordait sans s'en rendre compte. Elle n'était plus qu'une vibration, une corde tendue au-dessus du vide parisien. La pluie redoubla, mais rien ne pouvait plus effacer l'image du torse qui s'avavançait vers la lumière.

Elle traça un sillon dans la buée avec son index. Lui ne semblait pas pressé. Il leva un bras, exposant le flanc et l'aisselle, pour saisir une carafe. Chaque geste était lent, pesant. Lorsqu'il but, Éléonore crut sentir l'eau fraîche couler dans sa propre gorge. Sa pomme d'Adam monta et descendit. Elle lâcha un soupir de frustration qui vint mourir contre le carreau.

L'odeur de la poussière humide montait du sol. Elle laissa sa main glisser plus bas, sentant la texture de la dentelle qui lui serrait les hanches. Ce tissu lui parut soudain trop étroit, une cage pour le sang qui battait à ses tempes.

L'homme s'approcha de sa fenêtre. Il posa ses mains sur le cadre. Ses doigts sombres

se découpaient nettement contre le bois peint. Son regard semblait percer le rideau de pluie pour s'accrocher au sien. La foudre déchira encore le ciel, une clarté crue de magnésium qui supprima la distance. Éléonore vit le grain de sa peau, une cicatrice fine sur son épaule gauche, et cette intensité dans ses yeux qui la fit trembler. Ses genoux devinrent soudain incapables de porter son poids.

Sa nuisette, alourdie par la moiteur, lui colla aux jambes. Elle sentit le pincement de la glace à travers la soie, mais cela ne fit qu'attiser le feu. Elle cambra le dos, offrant sa gorge à l'obscurité. En face, l'homme posa son front contre le carreau, imitant son geste. La ruelle n'était plus un gouffre, mais une membrane vibrante.

Une goutte de condensation traça un sillage hésitant à travers la buée. Éléonore suivit cette larme qui déshabillait la vitre par intermittence. Une mèche de cheveux, trempée par l'humidité ambiante, lui revint sur la tempe. Elle releva le bras pour la rejeter derrière l'oreille, dévoilant la courbe pâle de sa hanche. Ses doigts s'attardèrent sur son cou, là où le sang galopait.

L'inconnu ne bougeait plus. Il leva une main vers son visage, pressant sa lèvre inférieure avec une lenteur calculée. Éléonore crut sentir la pression de ce doigt sur sa propre peau. L'odeur du soufre s'insinuait par les fentes de l'huissierie, se mêlant à son parfum de tubéreuse qui s'évaporait sous la fièvre.

Soudain, l'homme posa ses deux mains à plat sur le rebord de pierre. Il se pencha en avant. Sa chemise ouverte bâilla, révélant des muscles que la pluie faisait briller. Il s'offrait aux éléments. Éléonore descendit sa main le long de son buste, sentant ses mamelons durcir au contact de l'air frais. Elle ne quittait pas des yeux la petite cicatrice sur l'épaule de l'autre.

Le vent siffla dans la ruelle, faisant claquer un volet en bas. Le bruit sec la fit sursauter, mais elle resta ancrée là. Elle vit l'inconnu fermer les yeux sous les perles d'eau qui roulaient sur ses joues. Puis il les rouvrit, les pupilles sombres. D'un geste

sec, il défit le bouton de son pantalon. Éléonore sentit ses jambes se dérober. Elle dut s'appuyer contre le chambranle. Elle n'était plus spectatrice. Elle était le prolongement de ce geste.

Sa respiration saccadée déposait un voile sur le verre. Elle l'effaça d'un geste circulaire. En face, l'homme laissa ses mains glisser plus bas. Ses paumes épousèrent ses hanches avec une délibération qui fit refluer tout le sang d'Éléonore vers l'entrejambe. Le lin sombre s'entrouvrit sur une peau brune que la lampe transformait en un paysage de vallées secrètes.

Elle glissa une main sous son déshabillé. La soie glissa sur son épaule dans un murmure, découvrant son sein. Elle suivit du regard une goutte de pluie qui s'écrasait sur la lucarne d'en face. L'homme repoussait maintenant ses vêtements. Il y avait une sorte de chorégraphie brute dans sa manière d'habiter l'espace.

Il fit un pas de côté, se plaçant dans l'ombre. Éléonore se colla à la vitre, le ventre contre le rebord de pierre. Elle vit le bras de l'inconnu se lever pour saisir le haut du cadre. Sa posture étirait son torse, faisant saillir les veines de ses avant-bras. Elle crut entendre, malgré l'averse, le bruit de sa propre chair qui s'ouvrait à l'attente.

Un éclair figea l'instant. Leurs regards se nouèrent avec une violence physique. Elle laissa sa robe tomber un peu plus bas. L'homme ne détourna pas les yeux. Ses doigts se crispèrent sur le bois, les phalanges blanches. Le tonnerre roula, faisant vibrer le sol sous ses pieds nus.

Sa main descendit là où la chaleur était la plus dense. Ses doigts rencontrèrent la dentelle, obstacle dérisoire qu'elle écarta. Elle ferma les yeux, la tête en arrière, offrant son cou à la lumière. L'homme fit un pas vers le rebord. Il dévorait chaque tressaillement de son corps. Il leva lentement une main, effleurant le bois comme s'il caressait, à distance, la peau d'Éléonore.

Un frisson descendit ses vertèbres. Elle pressa son bas-ventre contre le rebord froid. Le contraste la fit gémir, un son étouffé par la gouttière qui dégorgeait. Elle dégagea enfin sa hanche de l'entrave du vêtement. Elle resta immobile, le souffle court. Le silence entre les coups de tonnerre était si dense qu'elle croyait entendre le craquement du parquet en face. Ses doigts à lui se crispèrent sur le chambranle.

D'un mouvement fluide, elle ramena sa main vers le creux de ses cuisses. Elle massa le muscle tendu. Sa paume rencontra la sève tiède de son désir. Ses yeux restaient ancrés dans ceux de l'inconnu. La soie de sa robe s'amoncelait sur son flanc. Elle explorait maintenant les replis de sa chair avec une curiosité gourmande. Le tonnerre éclata, ébranlant l'immeuble. Elle se cambra vers la vitre.

Ses doigts s'enfoncèrent dans l'humidité brûlante de son intimité. Elle suivit la ligne de son aine, là où la peau est fine comme du papier. Elle pressa son buste contre la vitre froide, cherchant le choc thermique sur ses pointes de sein. À chaque va-et-vient, le tissu froissait avec un bruit de feuilles sèches.

L'homme s'avança encore. Il posa sa paume à plat contre son carreau, les doigts écartés, imitant le geste qu'il aurait fait sur son visage. Leurs membres se superposaient à travers la pluie. Elle vit sa mâchoire se contracter. Il fixait l'endroit précis où ses doigts disparaissaient entre ses cuisses. C'était une possession par le regard.

Elle arqua le dos. Une goutte de sueur glissa dans sa nuque. Le contact de ses doigts devint plus ferme, plus rythmé. Elle sentit son sexe se gonfler. Ses yeux cherchaient l'étincelle de sa propre perte dans ceux de l'étranger.

Un éclair baigna la pièce d'une lumière bleue. Elle saisit le rebord de la fenêtre, ses ongles s'ancrant dans la peinture pour tenir le choc des vagues qui montaient. Elle ouvrit les lèvres pour laisser sortir la chaleur. En face, l'homme laissait glisser sa main vers son sexe. Sa respiration à elle n'était plus qu'une série de perles de vapeur

contre le verre.

Le carreau n'était plus qu'un voile lacté. Éléonore appuya son front contre la paroi. Sa main poursuivait son exploration fiévreuse. Le satin de sa chemise finit par s'effondrer au sol. Ses hanches basculèrent pour trouver l'angle exact.

De l'autre côté, l'homme défit son ceinturon. Le cliquetis métallique sembla résonner contre ses propres côtes. Il laissa le tissu s'ouvrir sur l'ombre de son intimité. La lampe soulignait la tension de ses bras.

L'orage jeta des poignées d'eau contre les vitres. Dans la chambre, l'air pesait des tonnes. Éléonore intensifia le rythme. Sa main libre guidait son buste vers l'avant jusqu'à ce que ses seins touchent le verre glacé. Elle se cambra, un gémissement prisonnier de sa gorge. L'inconnu s'emparait de lui-même avec une autorité qui fit vaciller la pièce.

La buée finit par tout dévorer. La silhouette de l'homme n'était plus qu'une ombre mouvante. Éléonore ne voyait plus, elle ressentait par procuration. Ses doigts se perdaient dans sa propre profondeur. Elle renversa la tête, ses cheveux balayant ses reins. Le premier spasme de la délivrance naissait enfin, promettant une tempête plus forte que celle qui ravageait les toits. Le silence revint, lourd, juste avant que la vitre ne suffise plus à contenir l'incendie.

# Chapitre 6

## Le Premier Miroir

La pluie de minuit nappe les pavés d'un vernis noir. Éléonore presse son front contre la vitre, cherchant la morsure du froid pour calmer la fièvre qui lui monte aux joues. Dans le gouffre étroit qui sépare les deux immeubles, l'humidité parisienne fige tout. De l'autre côté du précipice, la lucarne de l'Inconnu déverse une clarté de miel. Il bouge dans l'alcôve, l'inclinaison de ses épaules dessinant une silhouette nette, presque trop réelle. Ses mouvements ont une lenteur précise, une manière d'habiter l'espace qui force Éléonore à bloquer sa respiration, de peur que son souffle ne vienne brouiller l'image.

L'homme s'approche d'une console en bois sombre. Il saisit un calice pesant dont les facettes accrochent un dernier éclat de lampe. Ses doigts longs ensèrent la base du verre. Il l'élève à la hauteur de ses yeux, observant la liqueur cuivrée avant de la porter à ses lèvres. Éléonore observe la tension de son poignet, le relief des tendons sous la peau. Une pulsation sourde s'éveille au creux de ses propres paumes. Elle lève lentement sa main droite, les doigts un peu raides, et vient effleurer sa lèvre inférieure, là où la peau est la plus sensible, imitant le contact du buvant.

Le liquide glisse dans la gorge de l'homme. Éléonore rejette la tête en arrière, imitant ce mouvement de déglutition. L'air frais de la pièce s'engouffre dans ses poumons comme un breuvage amer. Elle boit sa présence. Elle trace maintenant le contour de son propre menton avec l'index, suivant chaque angle que la lumière souligne chez lui. Son corps devient le sillage de celui d'en face, un écho charnel qui réagit à chaque geste.

Un silence épais retombe sur la rue, seulement troublé par le clapotis régulier de l'eau

dans la gouttière de zinc. L'Inconnu repose le verre avec une délicatesse qui ressemble à une caresse. Il reste là, les mains appuyées sur la surface sombre, le dos un peu voûté. Éléonore sent la soie de sa chemise de nuit glisser contre ses hanches, un frisson qui la ramène brusquement à la réalité de sa propre chair.

Elle change d'appui, ses orteils se crispant sur le parquet glacé. Une crampe sourde remonte le long de son mollet droit, un rappel brutal de sa position inconfortable, juchée sur la pointe des pieds depuis trop longtemps. Elle s'en moque. Elle frotte machinalement du pouce une petite cicatrice blanche à la base de son index, souvenir d'un couteau de cuisine ayant glissé sur un oignon un dimanche soir banal. Ce petit relief de peau morte est la seule chose réelle dans cette pièce, à part lui. Elle respire un grand coup, l'odeur de la poussière accumulée sur les rideaux lui piquant un peu le nez, avant de se replonger dans l'ombre d'en face.

L'homme se redresse. Ses doigts s'attardent sur le premier bouton de sa chemise, à la naissance de la gorge. À cet instant, le souffle d'Éléonore vient s'écraser contre la paroi transparente, une buée circulaire voilant la scène. Elle imite le geste, ses propres doigts migrant vers le creux de sa clavicule. Elle presse la pulpe de l'index contre la petite cavité osseuse, cherchant à y trouver la cadence de son pouls. Elle laisse glisser la bretelle de sa nuisette. L'arrondi de son épaule tressaille au contact de l'air nocturne.

Un filet d'eau glacée glisse le long de la corniche extérieure, déformant un instant les lignes de la façade d'en face. L'odeur de la poussière humide et du bitume s'insinue par l'entrebâillement de la fenêtre. Éléonore reste immobile, une jambe repliée, percevant la tension de sa cuisse contre le sol dur. Là-bas, l'ombre de l'homme s'étire sur le mur.

Il passe maintenant la paume à plat sur son poitrail. Dans un mimétisme qui lui donne le vertige, elle conduit sa main sous la soie, rencontrant la chaleur montante de son sein gauche. Son cœur cogne avec une insistance presque douloureuse. Le glissement

de sa main contre son flanc produit un murmure soyeux, un froissement qui emplit le silence de la chambre.

L'Inconnu incline la tête. Ses cheveux sombres balaient son front. Il semble fixer un point précis, pile là où elle se tient, tapie dans l'obscurité. Ce regard, bien qu'aveugle, la traverse. Elle cambre les reins alors qu'il descend sa main vers la ceinture de son pantalon. Ses propres doigts frôlent la limite de son bas-ventre. Elle ne regarde plus une scène ; elle habite le corps de cet homme. Elle oublie les murs et la pluie pour n'être plus qu'une vibration suspendue au-dessus du vide.

Il s'approche de nouveau de la fenêtre, le buste à demi nu. Il pose son front contre le carreau, fermant les yeux. Éléonore s'avance jusqu'à ce que sa propre peau rencontre la surface impitoyable du verre. À travers l'obstacle, elle croit percevoir la chaleur qui émane de lui, une onde thermique qui traverse les quelques mètres de nuit. Elle reste ainsi, les narines emplies d'une odeur de fer et de pluie, le cœur battant au rythme de cet exil en miroir.

L'homme trace, avec l'index, un cercle lent dans la brume qu'il a lui-même créée sur la paroi. Éléonore regarde le mouvement. Son cœur frappe contre ses côtes comme un tambour de guerre lorsqu'elle réalise que ce cercle encadre précisément, par-delà le gouffre, le sommet de son propre sein. Elle plaque ses deux paumes contre le carreau, les doigts cherchant la correspondance exacte de ceux d'en face. Elle sent la vibration de la rue passer à travers le verre, une tension électrique qui menace de briser la vitre et d'abolir enfin la distance.

# Chapitre 7

## L'Empreinte Visuelle

Le givre mordait la pulpe de ses doigts. Éléonore restait immobile, tassée dans l'angle mort de l'embrasure. En face, la clarté rousse de l'appartement découpait le relief des épaules de l'homme. Il y a une minute, il s'abandonnait à son propre plaisir. Soudain, sa posture changea. Sa tête s'inclina vers la rue. Il écoutait le glissement de la pluie sur le zinc ou, plus sûrement, le battement de cœur désordonné de la femme tapie dans l'ombre. La sueur brillait entre ses omoplates, captant l'éclat de la lampe. Ses muscles se tendirent sous une peau qui vibrait d'une intuition nouvelle.

Ses pas ne faisaient aucun bruit sur le parquet, mais Éléonore percevait la vibration jusque dans la plante de ses pieds nus. Il s'avança lentement. Chaque mouvement devenait une menace physique. À mesure qu'il approchait de la paroi de verre, l'obscurité s'effritait, dévoilant un torse qu'elle parcourait avec une avidité douloureuse. Elle recula d'un pouce, le dos pressé contre le papier peint frais. Le tissu de sa chemise de nuit s'accrochait à ses hanches.

Dans l'étroit sillage de cette tension, un détail absurde la ramena brutalement à elle-même. Sur le rebord de sa propre fenêtre, une tasse de thé oubliée depuis l'après-midi laissait voir une pellicule sombre et figée à sa surface. Éléonore sentit une pointe de honte l'envahir, une gêne domestique déplacée : elle n'avait pas rangé son salon, une pile de linge attendait sur le fauteuil, et elle se tenait là, à moitié nue, à guetter un étranger. Elle gratta nerveusement une petite peau sèche au bord de son index, une vieille habitude d'anxiété qui finit par piquer. Une minuscule perle de sang apparut. Ce picotement réel, trivial, ancras sa peur dans la réalité du bois froid et de la chambre en désordre. Elle n'était plus une spectatrice de cinéma, mais une femme vulnérable dans un appartement trop grand.

L'Inconnu s'arrêta à quelques centimètres du carreau. Son visage restait dans la pénombre, mais son souffle laissait déjà une buée légère sur l'obstacle transparent. Ce voile éphémère masquait ses intentions. Éléonore se sentait déshabillée par la certitude d'être l'objet d'une traque sensorielle. L'air de Paris s'infiltrant par les jointures portait l'odeur de la pierre mouillée et le parfum imaginaire de cet homme, un mélange d'orage et de peau chauffée.

Il posa enfin une main sur le montant en bois sombre. Ses doigts longs enserrèrent la bordure avec une autorité qui fit frissonner la jeune femme. Elle ne voyait toujours pas ses yeux, mais elle devinait leur éclat fixe. Sa propre respiration devint un obstacle, un bruit trop vaste dans cette nuit où le moindre soupir risquait de briser l'équilibre. La chaleur émanant de la fenêtre d'en face franchissait les mètres de vide pour lui lécher le visage.

L'homme inclina le buste, son front frôlant presque le verre. Éléonore sentit un point de feu naître entre ses omoplates, là où le regard de l'autre se posait avec la précision d'un attouchement. Elle aurait pu détourner les yeux, s'enfoncer dans la sécurité de son lit, mais une force magnétique l'enchaînait à la lucarne. La pluie redoubla. Les gouttes s'écrasaient contre la paroi avec un rythme saccadé, imitant le galop de son sang.

Il fit glisser sa paume contre la transparence, là où l'ombre d'Éléonore se trouvait une seconde plus tôt. C'était un geste de possession, une empreinte de chaleur sur le froid du monde. Ses doigts se crispèrent sur la surface lisse. Le silence n'était plus une absence de bruit, mais une présence étouffante. Chaque muscle de son torse s'offrait désormais à la lumière. Éléonore continuait de boire cette topographie de force malgré le vertige.

D'un mouvement délibéré, l'inconnu leva la main et, du revers de l'index, effaça la brume qu'il venait de créer. Il traça un sillon de clarté pour plonger son regard plus

profondément dans le gouffre noir de la rue. Éléonore sentit une onde de chaleur ramper le long de ses cuisses. Elle se tassa contre le chambranle. Le bois granuleux marquait sa peau. L'homme ne bougeait plus, sa silhouette découpée par la lampe de chevet qui jetait des reflets de cuivre sur l'arête de son nez.

Un éclair déchira le ciel parisien. La lumière crue et bleutée révéla, l'espace d'une seconde, le désordre de ses cheveux et la nacre de son épaule dénudée. Elle se figea. Le tonnerre fit vibrer les cadres de bois fatigués. L'homme n'avait pas cillé. Sa posture s'était modifiée. Ses muscles se tendirent sous le coton fin de sa chemise déboutonnée. Il savait. Le jeu n'était plus une supposition. C'était un fil invisible, vibrant de toutes les promesses de l'interdit.

Elle vit l'inconnu porter sa main à son propre cou, dénouant le col de son vêtement pour exposer sa gorge. Ce geste, d'une intimité troublante, était un défi lancé à la pudeur qui les séparait encore. Il resta ainsi, le pouce sentant battre son propre pouls, tandis que son regard ne déviait pas d'un pouce de l'ombre où Éléonore tremblait.

L'homme fit un pas vers le verre. Ses paumes s'appuyèrent de chaque côté du montant, emprisonnant la clarté derrière lui. Il pencha la tête. Éléonore sentit le poids de ce regard peser sur la courbe de sa taille. La buée de son haleine troubla à nouveau la vitre, créant un voile lacté entre leurs deux mondes.

D'un geste précis, il posa ses doigts sur le loquet de cuivre. Le métal cria. Un gémissement aigu qui fit sursauter la jeune femme. Il n'ouvrit pas encore, préférant savourer l'instant où l'hésitation se mue en audace. Ce silence-là était une soie invisible qui s'enroulait autour de ses chevilles. Ses lèvres dessinèrent un mot muet que seule la faim de son propre corps pouvait interpréter. Il ne s'agissait plus de voir, mais d'être vue. Elle s'avança enfin dans la lumière.

# Chapitre 8

## Le Temple des Hanches

L'étroitesse de la rue de Bièvre transformait le vide en une pellicule d'air saturée d'eau. Éléonore pressait son front contre la vitre froide, cherchant dans la morsure du verre un remède à la pulsation sourde de ses tempes. En face, la lucarne s'ouvrait sur un décor de reflets fauves. L'Inconnu était là, silhouette découpée par la clarté d'une lampe de bureau, le dos courbé sur une pile de feuillets qu'il annotait d'un geste bref.

Il ne portait qu'une chemise de lin dont les manches retroussées dévoilaient des avant-bras marqués par des veines saillantes. À chaque mouvement de sa plume, le tissu se tendait sur ses omoplates. Éléonore suivait du regard la ligne de sa colonne vertébrale, ce sillon qui s'enfonçait avec une élégance brusque dans la ceinture de son pantalon de velours sombre.

Alors qu'elle le fixait, un fourmillement désagréable remonta le long de sa propre cheville. Son pied gauche s'était endormi à force de rester immobile sur le parquet glacé. Machinalement, elle fit jouer ses orteils dans sa pantoufle de soie, sentant la petite déchirure au bout du pied s'agrandir sous la pression. Elle aurait dû recoudre ce satin depuis des semaines, mais elle se contentait d'enrouler le fil lâche autour de son index, les yeux toujours rivés sur la fenêtre d'en face. Ce petit geste inutile, ce tic nerveux qui lui rappelait sa propre solitude dans cette chambre trop grande, contrastait violemment avec la maîtrise apparente de l'homme qui, de l'autre côté, ne semblait pas même respirer la poussière de sa propre pièce.

Il se redressa soudain pour rejeter sa tête en arrière, un soupir soulevant sa poitrine. Dans ce basculement, l'assise de l'homme s'avança légèrement, mettant en lumière la saillie de ses hanches, ce carrefour où le torse s'ancre dans la force des jambes. Les

crêtes iliaques dessinaient sous la peau deux arcs tendus, deux promontoires d'os qui semblaient être le pivot même de son équilibre.

Il se leva. Son mouvement fut fluide, sans hésitation. Il fit quelques pas dans l'exiguïté de sa pièce sans quitter son livre des yeux. Le velours de son pantalon, lourd, accrochait la lumière à chaque flexion des cuisses, soulignant la cambrure des reins qui bougeaient avec une cadence métronomique. Éléonore sentit une bouffée de chaleur envahir l'espace entre sa peau et sa nuisette, imaginant la rudesse du tissu contre les membres de l'Inconnu.

L'Inconnu s'arrêta devant sa fenêtre, le regard toujours fixé sur les lignes noires du papier. Il posa une main sur sa hanche, le pouce s'ancrant dans le creux de la taille, tandis que ses autres doigts s'étaient étalés sur la naissance de sa fesse. C'était un geste machinal, presque las, mais il fit monter une onde de choc jusqu'au ventre d'Éléonore. Elle vit la tension du muscle sous la paume, cette densité de chair chauffée par le travail.

Le souffle d'Éléonore brouilla la vitre d'un halo de buée, effaçant un instant les reliefs. Elle essuya le verre du bout des doigts pour ne rien perdre. L'homme déplaça le poids de son corps d'une jambe sur l'autre. Ce simple balancement du bassin modifiait toute la charpente de sa posture, créant un centre de gravité autour duquel le désir d'Éléonore commençait à graviter.

Il fit glisser son poids sur sa jambe gauche, un mouvement d'une économie parfaite qui provoqua une tension immédiate dans le tissu de son pantalon. Le velours sombre, sous la pression, dessinait l'arc tendu du muscle avec une précision qui fit chanceler la jeune femme. C'était là, dans cette bascule imperceptible, que résidait toute l'autorité de l'Inconnu, un pivot de muscles autour duquel s'organisait le chaos de ses propres sens.

L'homme tourna lentement une page, et le léger craquement du papier sembla se

répercuter contre la peau d'Éléonore. Ce geste banal contrastait avec la rigidité de son bas-ventre, maintenu dans une posture d'attente de prédateur. Elle imaginait, sous l'épaisseur de l'étoffe, la chaleur de cette zone d'ombre. Ses hanches ne portaient plus seulement son corps ; elles dictaient le rythme de la pièce, un métronome charnel dont Éléonore ne pouvait plus détacher les yeux.

Un instant, il s'étira de toute sa hauteur, les bras au-dessus de la tête. La chemise remonta, dévoilant une étroite bande de peau mate juste au-dessus de la ceinture. Le contraste entre le coton blanc et le sillage sombre qui disparaissait sous le velours fut pour Éléonore une vision insoutenable. Elle pressa son front contre la vitre glacée pour apaiser le feu qui lui montait aux joues. Il ne l'avait pas vue, ou peut-être feignait-il de l'ignorer, car il replongea dans sa lecture, mais son bassin demeurait offert à sa vue comme une promesse vibrante.

Soudain, il repoussa sa chaise avec un bruit sec. L'Inconnu se leva d'un bloc, s'approchant de la fenêtre. Il se tenait là, de profil, les mains enfoncées dans les poches, une posture qui projetait ses hanches vers l'avant et soulignait la courbe de son ventre plat. Il semblait contempler l'obscurité de la rue, ignorant que de l'autre côté du vide, une femme buvait la puissance de son entrejambe, fascinée par la tension qui soulevait le tissu. Ses doigts, à travers le lin de ses poches, esquissèrent un mouvement de friction distrait, un geste d'une charge érotique si violente qu'Éléonore dut fermer les yeux.

Le cuir de sa ceinture craqua sourdement lorsqu'il s'appuya contre le rebord de son bureau. Éléonore suivait la ligne sinueuse qui partait de sa taille étroite pour s'évaser vers ses hanches. Une goutte de pluie solitaire glissa sur la vitre extérieure, barrant sa vision d'un sillon liquide qui semblait caresser le renflement impérieux que le textile peinait à discipliner.

D'un geste lent, il s'empara d'une carafe en cristal. Le liquide glissa dans le verre avec un glouglou net, un son d'une précision obscène dans le silence de la rue. Il but

de longues gorgées, la tête renversée, exposant la vulnérabilité de sa gorge tandis que sa main libre venait se poser, lourde, sur le sommet de sa hanche droite. Ce geste, d'une virilité brute, cloua Éléonore sur place. Elle imaginait la rugosité de cette paume et le goût de l'eau qui devait perler au coin de ses lèvres avant de s'égarer dans l'ombre de son col.

Il reposa le verre, mais ne retourna pas à ses livres. Il resta là, debout dans la pénombre, comme s'il sentait enfin le poids d'un regard étranger. Un frisson secoua les épaules d'Éléonore lorsqu'il fit un pas vers la vitre. Le mouvement de ses reins était d'une fluidité animale, une ondulation rythmée qui portait en elle une force tranquille. Dans le demi-jour, elle se laissa glisser contre le chambranle de bois, son corps devenant une harpe dont chaque nerf vibrait à l'unisson de cette marche magnétique.

L'Inconnu s'assit enfin, rejetant une jambe par-dessus l'accoudoir de son fauteuil. Cette posture ouvrait l'angle de ses cuisses, offrant à l'œil d'Éléonore le spectacle du muscle puissant qui se perdait dans l'ombre du bassin. Il commença à lire, tournant les pages d'un geste sec, mais elle ne voyait plus que la pulsation régulière de son artère au creux de l'aîne, visible là où le tissu se faisait plus mince. Chaque respiration de l'homme faisait s'élever la boucle d'acier de sa ceinture, un petit éclat métallique qui rythmait désormais la fascination d'Éléonore.

Soudain, il suspendit son geste, son index s'immobilisant au milieu d'une phrase. Il ne bougeait plus, sa tête légèrement inclinée comme s'il écoutait un bruit imperceptible venant du dehors. L'Inconnu referma lentement l'ouvrage. Ses yeux, jusqu'alors perdus dans la lecture, dérivèrent avec une précision de chasseur vers la fenêtre, vers le vide, vers l'endroit exact où elle se tenait. Sa main s'approcha de la lampe, ses doigts frôlant l'interrupteur sans encore l'actionner, prolongeant de quelques secondes ce face-à-face invisible où seule la ligne de sa taille restait encore baignée de lumière.

# Chapitre 9

## La Vapeur des Sens

La vapeur s'échappait par l'entrebâillement de la porte, une haleine blanche qui venait brouiller les joints nets des carreaux de la salle d'eau vis-à-vis. Éléonore, immobile dans l'ombre de son salon, observait cette buée ramper le long des murs jaunes et lécher le plafond. Le grondement de l'eau frappant le grès traversait la rue, un battement sourd qu'elle ressentait jusque dans la pulpe de ses doigts pressés contre le verre froid. Elle imaginait le poids des gouttes sur les épaules de l'Inconnu, le ruissellement le long de son torse et cette chaleur qui saturait l'air là-bas, le rendant presque solide.

Une main large, dont les articulations se dessinaient en ombre chinoise contre le verre dépoli, s'appuya contre la paroi. Elle laissa une empreinte de paume que la condensation effaça aussitôt dans un long sillage de buée grise.

Éléonore glissa la main sous le col de son déshabillé de soie. Le tissu glissa avec un froissement sec, révélant la courbe de sa clavicule à la lueur des réverbères parisiens. Elle ne quittait pas des yeux ce rectangle de lumière d'où émanait une promesse de savon au cèdre et de peau ébouillantée. Son souffle court créait un petit halo sur la vitre, masquant par instants la silhouette mouvante de l'homme.

Soudain, une crampe légère lui pinça le mollet à force de rester sur la pointe des pieds. Elle déplaça son poids, ses orteils s'enfonçant dans les fibres du tapis qui lui parurent brusquement trop rudes. Sur la console derrière elle, elle devinait la silhouette de son courrier non ouvert et sa tasse de thé froid, dont la surface devait être figée par une fine pellicule de tanin. Ce rappel de sa vie ordinaire — le syndic à payer, la vaisselle qui attendait dans l'évier — la fit frissonner. Elle se sentit un

instant ridicule, nue et fiévreuse dans le noir, avant que l'homme ne bouge à nouveau, balayant ses doutes d'un seul geste de l'épaule.

Il apparut dans l'embrasement, les muscles de ses reins jouant sous l'humidité qui les faisait luire comme du métal poli. Elle laissa sa main descendre plus bas, contournant le dôme de sa poitrine pour s'attarder sur le creux de son estomac. Ses doigts étaient frais, mais la peau qu'ils parcouraient brûlait. Elle s'agenouilla sur le tapis, le regard toujours accroché à la fenêtre de l'autre côté de la rue. L'Inconnu passait maintenant une main dans sa chevelure trempée, rejetant l'eau en arrière d'un geste sec.

L'humidité semblait avoir traversé l'abîme pour s'inviter chez elle, alourdissant ses paupières. Elle sentit ses seins durcir contre sa paume, tandis que sa main droite s'aventurait sur la ligne de sa hanche. Elle était le miroir de son intimité, une résonance assoiffée qui se nourrissait de cette vision volée aux toits de zinc.

Il coupa l'eau. Le silence qui suivit fut plus brutal que le fracas du jet. Dans l'appartement d'en face, l'homme ne bougeait plus, les mains à plat contre la paroi, la tête basse. On aurait dit une statue capturée dans une serre. Éléonore retenait sa respiration, le cœur battant si fort qu'elle craignait de briser le silence de la rue. Elle voyait la buée se dissiper sur son corps, révélant la peau rougie par la chaleur.

Il saisit une serviette sombre et commença à se sécher. Chaque mouvement du coton révélait une nouvelle parcelle de son anatomie : l'envergure des épaules, la puissance des bras, puis la naissance des hanches. Éléonore suivait chaque geste, sa propre main imitant la trajectoire du linge sur son corps, passant de sa gorge à ses hanches. Elle se cambra, la tête rejetée en arrière, suivant du bout des doigts le sillage imaginaire que l'eau traçait sur le buste de l'autre, de la naissance du cou jusqu'au bas du ventre.

L'Inconnu se tourna vers la fenêtre. Il ne la voyait pas, mais il semblait humer l'obscurité du dehors. La lumière traçait une ligne de feu le long de son profil. Éléonore s'immobilisa, la main nichée entre ses jambes, le souffle court. Elle voyait

l'homme porter ses mains à sa taille, les doigts s'ancrant sur ses os, et elle sentit son propre corps se liquéfier dans une attente insupportable.

Elle s'avança sur les genoux jusqu'au rebord de sa vitre, pressant sa poitrine contre le verre glacé. Le choc thermique lui arracha un gémissement, mais elle ne recula pas. Ses doigts redoublèrent de vigueur, explorant les replis de sa chair avec une audace que seule l'obscurité permettait. De l'autre côté, l'homme dénoua le linge d'un geste brusque. Le tissu s'effondra sur le sol dans un silence de velours.

Il s'approcha du carreau, le visage dans l'ombre portée. Éléonore cessa de bouger, sa main figée au cœur de son incendie. Elle se demanda si, à travers le rideau de pluie et le noir du salon, il devinait l'arc de son dos et le feu qu'il avait allumé. Ce soir, le verre qui les séparait ne semblait plus être une barrière, mais le conducteur d'une électricité silencieuse qui faisait vibrer l'air entre leurs deux mondes.

# Chapitre 10

## Le Message de Buée

La buée s'était déposée sur la vitre, une nappe laiteuse qui rendait la rue étroite aussi floue qu'un souvenir. Je sentais le froid du carreau contre mon front, un choc thermique avec la moiteur qui montait de mon déshabillé. De l'autre côté de ce fossé de quelques mètres, la lucarne de mon vis-à-vis n'était plus qu'une boîte de lumière rousse où les ombres bougeaient avec une lenteur de bêtes aux aguets. Mes doigts se posèrent sur le rebord en bois verni ; je cherchais un appui, mes genoux fléchissant sous une tension qui n'avait plus rien de mental.

L'homme quitta le fond de la pièce pour s'avancer vers la fenêtre. Sa silhouette s'épaissit, révélant le relief de ses épaules et le creux de son torse nu. Il portait un pantalon de toile sombre, déboutonné à la taille, laissant voir la naissance du bassin. Il ne regardait ni la pluie, ni les toits de zinc, mais fixait précisément l'endroit où je me tenais, dissimulée dans l'obscurité de ma chambre. Un frisson monta de mes chevilles pour s'éteindre au creux de mes reins, là où la peau devient plus sensible.

En me pressant contre le rebord, mon pied gauche s'est pris dans le tapis un peu élimé, celui que j'avais juré de jeter après ma rupture avec Marc. J'ai failli perdre l'équilibre, un sursaut idiot qui n'avait rien d'érotique, juste la peur de me cogner le menton contre le bois. J'ai senti une maille filer le long de mon mollet, un petit accroc qui grattait la peau. Ce détail ridicule — ce fil qui tire, cette poussière sous mes orteils nus — m'a brusquement ramenée à ma réalité, à ce studio trop cher où même le chauffage fait un bruit de vieille cafetière. Pourtant, en relevant les yeux, la silhouette d'en face n'avait pas bougé.

Soudain, il leva la main. Le bout de son index toucha la surface embuée de son côté

du monde. Je crus entendre le crissement de sa peau sur la silice humide. Il traça d'abord une ligne verticale, nette, qui fendit le brouillard de la vitre. Cela révéla un fragment de son regard noir, un éclat d'iris qui me transperça. Ma main monta à ma gorge, mes doigts s'enfonçant dans ma chair pour y chercher le battement de mon pouls.

Sa main ne s'arrêta pas. Il décrivit une courbe lente, une boucle qui rejoignit la base de son premier trait. L'humidité de sa propre chambre se condensait en perles lourdes qui glissaient le long du sillon qu'il venait de creuser. Je restais pétrifiée, le souffle court. La soie de mon vêtement devint soudain trop lourde, trop rêche contre mes mamelons. Je dus m'appuyer davantage contre la fenêtre, sentant le froid envahir mes sens alors que mon sang, lui, n'était qu'un incendie liquide.

Une fois son signe achevé, il plaqua sa paume contre la paroi translucide, comme s'il cherchait à toucher l'ombre de ma propre main. La distance n'était plus un vide, mais une tension si dense qu'elle faisait vibrer l'air entre nos deux appartements. Je vis ses lèvres s'entrouvrir, son souffle brouillant à nouveau la transparence qu'il venait de conquérir. Ce n'était plus une observation, mais un assaut. Ma main descendit lentement le long de ma cuisse, cherchant sous la dentelle la preuve de mon trouble.

Sous la pression de sa chair, la pellicule d'eau s'écrasait de l'autre côté du verre, créant des auréoles irisées. Il inclina la tête et je perçus le tressaillement d'un muscle le long de sa mâchoire. Ma robe de chambre glissa sur mon épaule ; le satin n'était plus qu'un murmure inutile. Je descendis les doigts vers le galbe de ma hanche, sentant la rugosité de la broderie contre la pulpe de mon index, puis la chaleur qui commençait à perler entre mes cuisses.

Celui d'en face parut deviner l'itinéraire de mes doigts. Son attention délaissa mon visage pour s'attacher à mon bras qui s'agitait sous le tissu. Il posa son autre bras contre le montant de bois, dénudant un avant-bras puissant où les veines dessinaient une carte de tensions. Ce spectacle provoqua un spasme involontaire qui me força à

entrouvrir les lèvres pour laisser s'échapper un soupir que seul le verre froid recueillit.

Je glissai mes doigts sous l'élastique de ma lingerie. Le contact de ma propre moiteur me fit tressaillir. L'homme se rapprocha encore, son front touchant presque le carreau à l'endroit exact où le mien reposait. Nous n'étions plus séparés que par deux épaisseurs de silice et quelques centimètres d'air saturé. Mes mouvements devinrent plus rythmés, plus audacieux, calés sur sa respiration qui embrumait de nouveau mon champ de vision.

Il ferma les poings, les jointures blanchies par l'effort. Je vis sa cage thoracique prendre une ampleur nouvelle sous sa chemise. Je pressai ma poitrine contre la paroi glacée, cherchant dans ce choc thermique un aiguillon supplémentaire, tandis que ma main s'enfonçait plus profondément dans les replis de la soie.

L'index du voisin se leva de nouveau, solennel. Dans un grincement ténu, il chassa la buée pour ouvrir une brèche limpide. Il dessina un cercle parfait, dégageant un hublot de transparence au milieu du flou. À travers ce sillage, son regard se fixa sur le délié de mon buste. C'était une effraction physique. Je cambrai le dos, laissant ma tête basculer en arrière, offrant mon cou à la lumière ambrée de la rue.

L'homme retira brusquement sa main et recula d'un pas dans l'ombre. Mon cœur rata un battement ; une panique froide m'envahit à l'idée que cela s'arrête. Mais l'ombre bougea, plus massive. Je vis l'éclat d'une boucle de ceinture. Il se libérait de ses propres entraves. Le froissement d'un tissu lourd tomba dans le silence de la ruelle.

Il revint vers la clarté, dépouillé de tout. Il s'approcha si près que la paroi dut boire la chaleur de son torse. Il posa sa paume à plat sur le verre, à l'endroit exact où les traits s'effaçaient. C'était une convocation. Je glissai ma main dans l'échancrure de mon vêtement, la paume cherchant ma propre chaleur, tandis que mes yeux restaient rivés sur les siens. La ruelle n'était plus un gouffre, mais un pont de sensations pures où nos cœurs s'accordaient. La vitre n'était plus qu'une illusion de protection.

# Chapitre 11

## L'Appel du Vide

Éléonore appuya son front contre la vitre. La surface était si froide qu'elle lui semblait presque liquide, une fine paroi prête à céder sous la poussée de ses tempes. Dehors, Paris se noyait dans une brume de suie et de pluie fine, floutant les arêtes des toits de zinc. Elle sentait la vibration d'un moteur lointain remonter par la plante de ses pieds, une fréquence basse qui faisait trembler les verres en cristal sur le buffet derrière elle.

Ses doigts cherchèrent la crémone. Le bronze massif était glacé. Elle dut forcer, le bois ayant gonflé avec l'humidité de la semaine. Ses phalanges blanchirent sous l'effort, et un craquement sec finit par rompre le silence oppressant du salon. Aussitôt, l'air s'engouffra par la fente, portant avec lui l'odeur de la pierre mouillée et de la ville qui sature.

Elle poussa les battants de chêne et s'avança sur l'étroit balcon. Le tumulte de la rue monta d'un coup : les pneus qui sifflent sur l'asphalte, le rire gras d'un fêtard au coin de la rue, le claquement des talons. Le vent s'insinua sous l'ourlet de sa robe de chambre, une morsure de froid qui fit se cabrer les petits poils de sa nuque. Elle agrippa la rampe en fer forgé ; la rouille écaillée lui griffa la paume, mais elle ne recula pas. Elle se pencha jusqu'à ce que le métal lui scie la hanche, cherchant l'équilibre dans ce vertige.

C'est alors qu'elle le reçut : un sillage de Virginie, âcre et mielleux. La fumée voyageait depuis la lucarne d'en face, franchissant le précipice pour venir s'écraser contre son cou. C'était une haleine de nicotine, un souffle qui avait séjourné dans les poumons d'un autre avant de se déposer sur sa peau. Éléonore ferma les yeux,

inhalant cette particule d'intimité avec une avidité qui lui fit monter le rouge aux joues.

Au milieu de cette tension, un détail stupide la frappa. Elle remarqua, sur le rebord de pierre juste sous ses mains, une vieille pince à linge en plastique jaune, oubliée là par l'ancienne locataire ou déposée par un oiseau. Elle était fendue, décolorée par le soleil et la pluie, coincée dans une fissure du calcaire. Éléonore eut soudain envie de rire de sa propre solennité. Elle se sentait à la fois tragique, suspendue à ce désir nocturne, et parfaitement ridicule, debout en nuisette devant une pince à linge cassée alors qu'elle aurait dû être au lit avec un livre de comptabilité. Cette pensée, au lieu de briser l'instant, l'ancra dans la réalité de sa propre peau : elle était vivante, ici, dans ce désordre banal du monde.

En face, l'homme était une architecture de muscles sombres découpée sur un fond d'or électrique. Il leva la main à ses lèvres, un geste lent qui ponctua l'obscurité d'un point incandescent. Il ne cherchait pas à se cacher. Il s'offrait à sa vue avec une arrogance tranquille, une autorité naturelle qui transformait ce simple vis-à-vis en duel.

La pluie commençait à saturer le tissu de sa tenue. La soie, devenue lourde et translucide, collait à ses cuisses comme une seconde peau indiscreète. Elle sentait l'eau couler le long de sa colonne vertébrale, un sillage glacé qui contrastait avec la chaleur qui lui nouait l'estomac. Elle déplaça son poids d'une jambe sur l'autre, et le frottement de ses membres généra une électricité qui remonta jusqu'à ses doigts.

L'homme exhala une nouvelle bouffée, une volute grise qui s'étira vers elle comme le bras d'un spectre. Éléonore releva le menton, exposant la courbe fragile de sa gorge pour recueillir ce sillage. Elle goûtait l'amertume de la fumée sur le bout de sa langue, une saveur volée qui s'immisçait dans ses propres bronches.

Il inclina la tête sur le côté, un mouvement de prédateur qui évalue sa prise. Un

bouton de sa chemise semblait avoir lâché, dévoilant le creux de sa gorge où une goutte brillait. Éléonore serra le fer de la balustrade à s'en briser les ongles. Elle n'était plus une spectatrice ; elle était l'offrande, le point de convergence de toute la tension accumulée dans cette rue étroite. Elle avança une jambe hors de l'ombre, laissant la lumière de l'appartement d'en face lécher son genou nu, offrant un morceau de sa propre vie à la faim silencieuse du regard qui, de l'autre côté du vide, refusait de ciller.

# Chapitre 12

## Le Nectar de l'Attente

La pluie battait un rythme monotone contre la vitre, une percussion sourde qu'Éléonore sentait jusque dans ses vertèbres. Ses doigts, engourdis, traçaient des sillons dans la buée qui voilait le carreau. De l'autre côté de la rue, la lucarne restait obstinément sombre. Pas d'ambre, pas de lampe, juste un rectangle de néant là où, d'ordinaire, l'ombre d'un torse découpait l'espace. Ce vide lui creusait l'estomac. Elle pressa son front contre la froideur du verre, cherchant dans cette morsure thermique un calmant à la fièvre qui lui montait aux joues, tandis qu'en bas, les reflets des réverbères s'étiraient comme des traînées d'iode sur le goudron mouillé.

Elle s'arracha à la fenêtre, la nuque raide. Chaque pas sur les lames de bois nu émettait un craquement qui lui parut d'une indiscretion obscène. Sa main chercha un appui et rencontra le dossier de l'étoffe grenat, dont la texture rase lui rappela soudain le grain d'une peau d'homme après une journée de marche. Elle laissa glisser sa paume, fermant les paupières, imaginant que cette douceur ferme n'était pas celle d'un meuble, mais la courbe d'une épaule rencontrée dans le noir. L'absence avait transformé la pièce en un piège de sensations où le moindre angle verni devenait une provocation.

Elle contourna une petite table basse. Le bord tranchant heurta sa cuisse, un coup sec qui la fit grimacer. Elle s'arrêta un instant, le souffle court, observant une tache de gras sur le vernis qu'elle n'avait pas essuyée le matin même. C'était un détail stupide, une trace de doigt sur le bois sombre qui la ramena brutalement à sa propre solitude. Elle frotta la tache du bout du pouce, mais ne fit que l'étaler davantage, un geste vain qui lui donna soudain envie de pleurer de fatigue. Elle ramassa une boucle d'oreille qui traînait sur le tapis, une petite perle froide qu'elle serra dans sa main jusqu'à ce

que le métal lui rentre dans la chair. Cette petite douleur, banale et réelle, était la seule chose qui l'empêchait de crier vers la rue déserte. Elle resta ainsi, voûtée, le poignet tremblant, réalisant qu'elle n'avait pas mangé depuis la veille et que son corps ne se nourrissait plus que de cette attente malade.

Elle s'approcha de la glace piquée qui trônait dans l'entrée. Son reflet y flottait comme une apparition. Elle défit les attaches de son déshabillé, laissant la soie glisser sur ses épaules. Le contact de ses propres paumes sur ses joues était insuffisant, une parodie de chaleur. Elle se détourna de son image pour errer vers le divan, s'y laissant tomber, le visage enfoui dans un coussin qui gardait une odeur de renfermé. Ses hanches basculèrent sur l'assise profonde, cherchant une résistance, quelque chose qui puisse mimer l'étreinte dont elle se nourrissait chaque soir par procuration.

Le silence était désormais saturé par le bruit de sa propre respiration, un souffle qui heurtait l'air comme une aile de papillon. Elle imaginait l'homme, là-bas, marchant peut-être sous la flotte, les épaules voûtées, ignorant l'incendie qu'il avait allumé dans cet appartement clos. Chaque minute sans lumière dans la lucarne voisine était une érosion de sa patience. Elle se redressa, les cheveux en désordre, observant la poignée de la porte comme si elle pouvait, par la pensée, faire apparaître une silhouette dans le vestibule. Mais la serrure restait muette.

Éléonore se leva, les pieds nus sur la morsure glacée du sol. Elle suivit du bout des doigts une moulure, une rainure poussiéreuse qui guidait son errance. Son corps, d'ordinaire si discipliné, n'était plus qu'une géographie de points douloureux. Elle s'arrêta devant la cheminée de marbre noir dont l'arête vive lui entama la hanche. Elle pencha la tête en arrière, exposant sa gorge à la lumière mourante d'un lampadaire, et dans ce silence seulement troublé par le tic-tac métallique de la pendule, elle caressa le granit froid pour en transférer la rigidité minérale à ses membres en feu.

Le rectangle noir du vis-à-vis restait une énigme. Elle retourna vers le verre, pressant ses paumes à plat contre la surface impitoyable. Chaque battement de son pouls

résonnait dans ses tempes. Elle comprit que l'absence de cet homme était plus envahissante que sa présence. La vitre, sous la pression de son front, finit par absorber sa chaleur, mais ce n'était qu'un répit dérisoire. Elle déboutonna le haut de son vêtement, libérant son buste de l'étreinte du tissu qui lui semblait soudain rugueux. Elle laissa la robe s'effondrer à ses pieds dans un murmure de froissement sourd, la laissant vêtue de la seule pénombre.

Elle ne pouvait détacher ses yeux de cette lucarne éteinte qui agissait comme une plaie ouverte. Ses mains glissèrent le long de ses flancs, cherchant à apaiser le feu à la commissure de ses jambes, mais ses propres doigts lui parurent étrangers, trop légers pour calmer l'incendie que seul le regard de l'autre savait attiser. Elle s'appuya lourdement contre la table massive, sentant le bord saillant presser son bas-ventre. Elle inclina la tête, sa joue venant caresser la dureté du bois, et ferma les yeux pour imaginer que cette pression était le poids d'une main d'homme l'ancrant fermement au sol.

Elle retourna vers la fenêtre, non pas pour regarder, mais pour être là quand la lumière se rallumerait enfin. Sa poitrine heurta le rebord froid de la pierre. Elle resta là, immobile, le buste penché vers le vide, offrant sa nudité à la rue sombre. Les muscles de ses cuisses tremblaient à force de maintenir cette posture de guet. Elle savourait cette fatigue. La pluie recommença à tomber plus fort, picotant sa peau de gouttes glacées qui ruisselaient dans le sillon de son dos, et elle laissa échapper un gémissement sourd, aussitôt étouffé par le fracas d'une voiture passant au loin sur les pavés. Elle resterait là, sentinelle dévouée à son propre tourment, jusqu'à ce que l'aube vienne éteindre l'incendie, avec la certitude qu'au prochain crépuscule, elle ne se contenterait plus de regarder.

# Chapitre 13

## Le Retour du Prédateur

La pluie parisienne n'était plus qu'un voile de dentelle grise accroché aux arêtes des toits, infusant l'air d'une odeur de pierre mouillée et de bitume tiède. Éléonore, immobile dans l'obscurité, pressait ses paumes contre la vitre. Le froid du verre mordait ses avant-bras. Le bourdonnement lointain d'un pneu sur le pavé mouillé accentuait le vide de la chambre. De l'autre côté de la rue étroite, là où les façades semblaient vouloir s'étreindre, une lucarne s'embrasa. Une clarté de miel sombre.

Il était là.

Sa silhouette s'imposa d'un coup, une masse d'ombre et de muscles occupant tout le cadre. L'Inconnu ne chercha pas son reflet. Il planta son regard directement dans l'obscurité où Éléonore se croyait cachée. Il savait. Un frisson grimpa le long de sa colonne vertébrale tandis que l'homme portait ses mains à sa gorge. Ses doigts s'attardèrent sur le col entravé, dont la texture de coton lourd paraissait presque palpable malgré la distance.

Sous le rebord de la fenêtre, Éléonore nota distraitement que sa tasse de thé, oubliée depuis une heure, avait laissé un cercle d'humidité sur le bois verni de la commode. Elle aurait dû l'essuyer, la tache allait marquer, mais son corps refusait de rompre la pose. Elle sentit un petit lambeau de peau sèche sur son pouce et se mit à le triturer nerveusement jusqu'à ce qu'une pointe de douleur aiguë l'arrache à sa torpeur. Une goutte de sang perla, minuscule, mais elle ne détourna pas les yeux. Cette petite souffrance banale la clouait au sol, rendant la scène en face plus réelle, plus effrayante.

L'Inconnu défit l'attache de nacre supérieure avec un geste suspendu. Il fit jouer le tissu, révélant la naissance du cou où battait une veine vigoureuse. Une parcelle de peau ambrée apparut, une écorce charnelle que la lumière dorée léchait. La poitrine d'Éléonore se souleva contre le coton fin de sa nuisette. Le deuxième bouton céda sous une pression nonchalante. L'homme écarta les pans du vêtement, exposant le creux de sa clavicule.

Son regard était un fil de soie incandescente qui traversait le vide pour s'enrouler autour des hanches d'Éléonore. Elle vit les muscles de son torse se contracter sous l'effet d'une inspiration profonde. Le relief du buste se dessinait avec précision sous la lampe. Ses doigts descendirent encore, trouvant la troisième attache. Le craquement sec de l'étoffe résonna dans le crâne de la jeune femme comme un coup de tonnerre étouffé.

Il marqua un temps d'arrêt, ses épaules larges barrant le cadre de bois. Une mèche de cheveux bruns balayait son front. La rue n'était plus un gouffre, mais un pont de tension pure. La moiteur envahit les paumes d'Éléonore. La chemise glissa lentement, découvrant le dessin brut de son abdomen où l'ombre et la lumière luttèrent.

L'homme pencha la tête, un sourire imperceptible étirant ses lèvres. Le métal de la boucle de sa ceinture brilla un instant, un éclat d'argent qui fit chanceler Éléonore. Ses ongles s'enfoncèrent dans le bois écaillé du cadre. Le cliquetis du métal déchira l'air de la pièce d'en face, un son sec qui vibra jusque dans les phalanges de la jeune femme. Ce bruit résonna dans son ventre avec la force d'une percussion sourde. Elle pressa ses cuisses l'une contre l'autre pour contenir l'impatience de son sang.

L'Inconnu retira le cuir des passants, le ruban noir serpentant entre ses mains avant de s'abattre sur une chaise invisible. Il avança un pied vers la vitre. La lumière sculptait les sillons profonds qui s'enfonçaient dans l'obscurité du pantalon de toile. Sa main descendit vers la braguette. Il s'arrêta là, le pouce accroché au tissu rugueux, ses yeux sombres rivés sur ceux de l'observatrice.

Il libéra la première attache de sa main gauche. Le tissu s'écarta, dévoilant un triangle de peau plus claire qui semblait pulser au rythme du cœur d'Éléonore. Il entama la descente, un bouton après l'autre. Elle perçut le mouvement de sa gorge lorsqu'il déglutit, un détail d'une humanité troublante qui rendit la scène brûlante. Il n'était plus une image, mais un homme de chair et de sueur.

Le dernier obstacle de coton céda. Le pantalon glissa le long de la ligne sombre de ses cuisses avant de s'échouer sur le sol en une corolle sombre. Il était là, debout, intégralement offert. La peau de son ventre apparut, tendue sur une musculature que le repos n'effaçait pas, traversée par un duvet léger. Il fit un pas de plus, ses pieds nus s'enfonçant dans l'ombre du tapis. Le battement d'une veine au creux de son aine devint le seul métronome de la nuit.

Éléonore sentit une goutte de sueur perler entre ses omoplates. L'homme s'immobilisa, les jambes ancrées dans le parquet. Il leva les bras, un geste ample qui fit jouer ses dorsaux, et passa ses mains dans sa chevelure avant de les laisser retomber. Ce mouvement fit tressaillir la dureté de ses hanches. Dans le silence, Éléonore crut entendre le froissement de la peau contre la peau.

Il s'approcha encore, ses hanches effleurant presque le rebord intérieur de sa fenêtre. Ses yeux, deux charbons ardents, ne quittaient pas le visage d'Éléonore. Un sourire d'une arrogance magnifique étira le coin de sa bouche. Il posa sa paume à plat sur le verre, exactement à l'endroit où elle-même avait posé la sienne.

La pression fit blanchir ses jointures. Sous la chaleur de sa chair, une buée légère commença à hanter le verre, un voile de souffle qui brouillait les contours de son torse. Éléonore, les doigts crispés, sentait l'air se raréfier. Il ne se montrait plus, il la possédait par la vue. Il fit glisser son autre main le long de son flanc, là où le relief des côtes dessinait une échelle de nacre. Ses doigts s'attardèrent sur la crête de son bassin avant de descendre vers la racine de son sexe, fier et sombre, qui défiait la

transparence de la vitre.

Le silence de la ruelle était saturé d'électricité. Éléonore colla son front contre le carreau, cherchant une fraîcheur impossible. Elle vit les narines de l'homme se dilater légèrement, humant l'air comme s'il pouvait capter son parfum de muguet et de peur. Il se mit à bouger, un balancement rythmique des hanches, un mouvement de flux et de reflux. Ses muscles fessiers se nouaient sous l'écorce de sa peau.

Ses doigts se détachèrent enfin de la paroi, laissant deux empreintes de buée s'étioler. Il resta ainsi, souverain, ses muscles encore vibrants. Éléonore laissa sa tête retomber contre le montant de bois froid, le souffle court, tandis que l'homme esquissait un geste qui n'était rien de moins qu'un ordre silencieux.

# Chapitre 14

## La Danse des Phalanges

Le front d'Éléonore écrasait la vitre froide. L'humidité parisienne brouillait le carreau, mais en face, la lucarne découpait un rectangle de lumière crue dans la carcasse de la nuit. Elle ne bougeait plus. Ses pieds nus, enfoncés dans les lattes du parquet, commençaient à s'engourdir. Elle resserra les pans de sa robe de chambre en soie, un vêtement trop léger qui ne servait qu'à souligner sa solitude. De l'autre côté de la rue, là où les façades de pierre s'observent de trop près, l'homme était là.

Sous l'éclat d'une lampe en cuivre, ses mains s'activaient sur un bureau de chêne sombre. Des mains larges, aux jointures saillantes, sculptées par une lumière ambrée qui semblait les dévorer. Il ignorait l'obscurité du dehors. Son attention restait ancrée dans le grain du bois. Il explorait les veines du meuble avec la pointe d'un coupe-papier en ivoire. À chaque fois que l'os poli glissait sur le relief, le dos d'Éléonore se cambrait. Une décharge électrique lui vrilla la nuque.

C'était un frottement sec, d'une netteté douloureuse. L'Inconnu lâcha l'instrument. Sa paume s'étala sur la surface vernie, les doigts écartés pour épouser la matière morte. Il pressa fort. Ses articulations blanchirent sous l'effort avant de glisser vers le bord du meuble dans un mouvement d'une lenteur calculée. Éléonore respira par saccades. Sa poitrine heurtait le verre glacé. Inconsciemment, ses propres doigts griffèrent le tissu fin à la naissance de ses hanches.

Dans l'intervalle, une crampe soudaine lui tordit la voûte plantaire gauche. Éléonore jura intérieurement, obligée de se rétablir en s'appuyant sur le montant de la fenêtre. Elle perçut l'odeur de la cire à parquet bon marché et le léger courant d'air qui passait sous la plinthe, une sensation triviale qui jurait avec l'intensité de son observation. Ce

petit rappel de la réalité — ce muscle qui se contracte bêtement, cette odeur de vieux bois humide — la fit presque rougir de honte. Elle était là, à épier un homme qui ne savait rien d'elle, le corps tendu par une attente ridicule, tandis que son pied lui lançait une douleur sourde et banale. Elle se repositionna pourtant, le regard de nouveau rivé sur la lucarne d'en face, incapable de rompre le fil.

L'homme s'empara d'un stylo-plume. Il le fit pivoter entre ses doigts, une dextérité de prestidigitateur qui faisait danser l'objet. La plume effleurait parfois la chair de son pouce. Ce contact, fugace et répété, résonnait dans le bas du ventre d'Éléonore comme une brûlure. Elle imaginait la trace d'encre sur sa peau, le métal froid contre sa propre chaleur.

Le silence de la rue n'était troublé que par le crépitement d'une gouttière, mais dans la chambre, son cœur cognait contre ses tempes. L'Inconnu s'adossa. Ses mains quittèrent le bois pour se rejoindre derrière sa nuque, les coudes pointés vers l'extérieur. Les muscles de ses avant-bras se tendirent, cordages vigoureux sous la peau. Éléonore parcourait cette géographie de force du regard. Elle voyait l'ombre des veines, le duvet sombre sur les poignets. L'envie de briser la vitre pour se lover contre cette puissance devenait une morsure physique.

D'un mouvement brusque, il ramena ses mains devant lui pour caresser le bord d'une feuille de papier. Il testait la finesse de la tranche avec l'index. Le papier se courbait, offrant une résistance fragile. Éléonore ferma les yeux. Elle sentait sur ses propres paupières la caresse de ce geste invisible. La moiteur de l'air saturait ses poumons.

Il aplatit sa paume sur le plateau, domptant la matière. Ses articulations dessinaient des reliefs d'ivoire, tandis que le gras du pouce s'enfonçait avec autorité dans le vernis. Éléonore crut recevoir cette pression au creux des reins. Elle se cambra derrière son rideau de tulle. La chaleur du bois, chauffé par la lampe, semblait traverser le gouffre de la rue pour irradier sa propre chair.

Il déplaça son majeur, traçant le long de la fibre ligneuse un sillon invisible. L'ongle, taillé court, accrochait par instants les aspérités du mobilier. Ce micro-son devint, dans l'esprit de la jeune femme, un froissement de soie sur une cuisse. Elle observa les tendons sur le dos de cette main, une architecture de volonté absolue. Puis, son geste s'immobilisa. Il se mit à tapoter le bureau. Un rythme lent, métronomique. Chaque choc sourd résonnait dans le bassin d'Éléonore comme un appel impérieux.

S'emparant d'un verre dont les parois étaient perlées de condensation, l'homme enroula ses doigts autour de la courbe cristalline. Sa main adhérait à la surface humide. Le contraste entre la chaleur de son corps et la morsure de la glace provoqua chez Éléonore un spasme des orteils. Elle voyait l'eau frémir à l'intérieur du récipient, captive de cette étreinte. Elle aurait voulu être cette onde, n'importe quelle matière capable de recevoir l'empreinte de ce toucher.

Lorsqu'il porta le verre à ses lèvres, ses yeux ne quittèrent pas l'obscurité de la rue. Éléonore recula d'un pas, le souffle court. Elle chercha l'appui du rebord de sa fenêtre. Le froid de la pierre lui parut insupportable, une insulte à la moiteur qui s'emparait d'elle tandis que l'Inconnu reposait le verre, laissant une trace circulaire et luisante sur le bois sombre.

Ses doigts se refermèrent alors sur un stylo en ébonite noire. Il fit tourner le capuchon entre son pouce et son majeur, un mouvement rotatif qui produisit un crissement feutré. Ce frottement mécanique dévissait sa propre résistance, strate après strate. L'Inconnu dénuda la plume d'or, sa pointe accrochant un reflet ambrée avant qu'il ne la fasse glisser sur l'extrémité de son index gauche.

La morsure du métal sur la peau de l'homme provoqua un frisson de nacre sur les épaules d'Éléonore. Elle imaginait la pression exacte, ce mélange de froid tranchant et de souplesse. Elle ferma les yeux pour laisser cette pointe tracer des sillons imaginaires le long de sa gorge. À chaque va-et-vient de l'or sur l'épiderme masculin, une marée montante menaçait de briser ses dernières digues.

D'un mouvement brusque, il repoussa tout et saisit un presse-papier en cristal, une sphère lourde qui disparut presque entièrement dans sa main. Il l'enserra. Les muscles de l'avant-bras se dessinèrent sous la chemise blanche aux manches retroussées. Éléonore agrippa le tissu de sa robe. Ses jointures blanchirent. Elle ressentait ce poids, cette rondeur implacable. Elle voyait la force contenue dans ce poignet, une puissance qui ne demandait qu'à s'exercer.

Il se leva enfin. Sa silhouette, découpée par la clarté rasante, s'approcha de la fenêtre. Une main s'appuya contre le montant de bois verni. Ses doigts s'enfoncèrent dans l'interstice de la boiserie. Il testait la solidité de la structure avec une insistance qui fit chanceler Éléonore. Elle était là, séparée par le vide et la pluie, mais elle sentait ces mains sur elle. Elles déchiffraient l'alphabet de sa peau. Le souffle de l'homme embua la vitre d'en face, masquant son regard, mais ses mains restèrent visibles. Deux prédateurs au repos.

L'homme laissa glisser son index le long de la rainure du montant, là où le vernis s'était écaillé. Il pressa une aspérité du chêne avec une insistance méthodique. À travers l'abîme, Éléonore reçut cette friction contre sa hanche. Une brûlure sèche. Elle voyait la peau du doigt blanchir sous l'effort.

Il se détourna pour regagner son bureau, fluide comme un fauve. L'Inconnu saisit un coupe-papier en argent massif. Il ne cherchait rien à ouvrir. Il fit courir la pointe émoussée le long de son autre main, traçant une ligne depuis le poignet jusqu'à l'extrémité du majeur, suivant le chemin bleu d'une veine.

Éléonore ancrâ ses doigts dans le velours de ses rideaux. Elle sentit le froid de l'argent s'inviter entre ses seins. La lumière de la lampe, jaune comme un miel épais, soulignait la force des attaches de ses poignets. Chaque pression était un mot d'un langage qu'elle apprenait dans le sanglot de sa respiration.

L'homme ouvrit grand la main et l'étala sur le bureau. Il resta parfaitement immobile. Son ombre s'étirait sur le mur, arachnéenne. Éléonore retint son souffle, le cœur cognant avec une violence qui la faisait chanceler. Ce silence hurlait l'imminence d'un choc. Il fit alors glisser sa main vers le bord du bureau, ses doigts disparaissant dans l'ombre d'un tiroir, tandis que son autre main remontait vers son propre col.

Ses jointures s'ancrèrent dans la marqueterie. L'index suivit la courbe d'une nervure sombre avec une lenteur qui fit frissonner le bas du dos d'Éléonore. Le bouton d'ivoire de son col céda sous une pression latérale. L'Inconnu glissa deux doigts dans l'échancrure, écartant le coton blanc pour dévoiler la base d'un cou où l'ombre s'attardait. Elle vit le muscle de son bras se contracter, une corde prête à rompre.

Il retira lentement sa main du col. Ses doigts cherchèrent l'encreur en cristal. Sa main l'enveloppa. Le contact du verre glacé contre sa paume fit tressaillir l'observatrice. Elle sentit sur sa propre nuque cette morsure du froid avant que l'homme ne saisisse une plume. La pointe s'attarda au-dessus d'une feuille vierge. L'Inconnu releva enfin le menton, fixant le vide en face de lui, là où, derrière son rempart de pluie, Éléonore ne respirait plus.

# Chapitre 15

## Le Sommet du Frisson

La moiteur s'était logée dans les plis des draps, transformant le lit en un piège de coton humide. Éléonore repoussa les pans de sa chemise fine, cherchant sur son épiderme le moindre courant d'air capable de rompre l'immobilité de cette nuit parisienne. Dans l'étroitesse de la rue, les reflets des réverbères accrochaient les façades de zinc. Une goutte de sueur traçait un sillage brûlant entre ses seins, chatouillant la peau avant de se perdre dans la dentelle de son corsage. Elle gagna la fenêtre. Ses pieds nus trouvèrent une fraîcheur éphémère sur le chêne ciré.

Sous son pouce, le vernis écaillé de son index gauche accrocha le rebord en fer forgé. Elle gratta machinalement la petite pellicule de rouge, un geste nerveux qui la ramena un instant à la banalité de sa journée : le dossier en retard, le café tiède bu debout, l'ampoule du couloir qui grésillait depuis trois jours. Cette petite douleur familière sous l'ongle l'ancra dans le réel avant que le vertige ne reprenne le dessus. Elle se demanda un instant si elle n'avait pas l'air idiote, plantée là, le buste en avant, mais la vision d'en face balaya ses scrupules.

La lucarne d'en face s'ouvrait comme une plaie dorée dans le flanc de l'immeuble. L'homme se tenait là. Il levait les bras pour fixer le loquet de son propre battant, révélant la cambrure d'un dos que la chaleur faisait luire. Éléonore observa le jeu des muscles sous la peau mate. À cette distance, elle devinait le grain de son écorce, cette force tranquille qui semblait absorber toute l'humidité ambiante.

Le silence possédait une texture, un grain de velours frottant contre ses tympans. L'homme saisit un verre d'eau sur une table invisible. Le cristal tinta contre l'appui de la fenêtre ; ce choc sec résonna dans la poitrine de la jeune femme. Elle ne bougeait

plus, craignant que le froissement de son propre vêtement ne vienne briser le fil qui la liait à lui. L'inconnu porta le verre à ses lèvres. Un peu d'eau s'échappa du coin de sa bouche, brilla sur son menton et s'écrasa sur le haut de son torse, là où les premiers poils sombres dessinaient un chemin vers sa ceinture.

D'un geste millimétré, il entreprit de défaire les boutons de sa chemise de lin. Éléonore ne cilla pas, ses pupilles dilatées buvant chaque centimètre de chair dévoilée. Elle calait sa respiration sur la sienne. Ses doigts, par un réflexe nerveux, vinrent pincer l'étoffe légère recouvrant ses hanches. Le voile glissa sous sa pulpe avec un murmure textile qui semblait crier dans le mutisme de la ruelle.

L'inconnu s'appuya contre le cadre de bois. Son regard erra sur les toits avant de redescendre vers le vide qui les séparait. Il ne la fixait pas encore, mais la tension entre les deux chambres était une corde tendue jusqu'au point de rupture. Elle recula d'un pas, son dos rencontrant la surface froide d'un miroir. Elle resta à la limite de l'ombre, là où la lumière d'en face mourait sur ses chevilles. L'homme passa une main dans ses cheveux, un geste de fièvre, avant de s'attarder sur le dernier bouton de son pantalon. Ses phalanges effleurèrent le bord du tissu.

Le froid de la glace mordit ses omoplates à travers la maille fine de sa nuisette. L'air, saturé d'un jasmin imaginaire, pesait sur ses paupières. Elle resta ainsi, les talons ancrés dans le tapis, tandis qu'un frisson parcourait son échine.

De l'autre côté du précipice urbain, l'homme ne pressait rien. Il exerça une pression latérale. Le bouton céda. Le tissu glissa sur la courbe de ses hanches pour s'échouer au sol dans un froissement de toile sourd. Maintenant dépouillé, il laissait ses muscles abdominaux onduler sous l'effet d'une respiration profonde. La lumière de sa lampe projetait son ombre jusqu'au plafond, une silhouette gigantesque qui semblait vouloir enjamber la rue.

Ses yeux, deux fentes sombres, remontèrent soudain la façade pour se river sur

l'ombre précise où elle se terrait. Il ne sourit pas. L'inclinaison de sa tête était une invitation muette. Éléonore sentit le sang affluer à ses tempes. Elle ne bougea pas, ne chercha pas à se couvrir. Au contraire, elle cambra le dos, offrant sa gorge à la pénombre.

Enhardie, elle laissa sa main droite remonter le long de sa cuisse. Elle suivit la ligne de son bassin, imitant la topographie qu'elle devinait en face. Le contact de sa propre chair, réactive, produisit un gémissement qu'elle étouffa contre son poignet. Ses yeux ne quittaient pas cet inconnu qui portait maintenant ses mains à la naissance de son pubis. Il saisit sa propre vigueur d'une main ferme et commença un mouvement de va-et-vient dont la cadence dictait le battement du monde.

La rue en contrebas était déserte. Un courant d'air fit claquer un volet quelques étages plus haut, mais le bruit fut absorbé par le silence épais. Éléonore sentit une humidité nouvelle naître entre ses jambes. Elle voyait l'homme fermer les yeux, sa tête basculant en arrière. Elle écarta les jambes, laissant le miroir soutenir son poids. Ses doigts s'aventurèrent plus profondément sous l'ourlet de sa nuisette, cherchant le point de chair qui réclamait son dû.

Il s'avança encore, ses genoux heurtant presque le rebord de bois. Sa main s'activait avec une force contenue, les veines de son avant-bras se dessinant comme des cordages. Éléonore ne voyait plus que cela : le mouvement, la peau, cette volonté de consumer le vide. Elle commença à masser son mont de Vénus, ses doigts décrivant des cercles serrés. Sa respiration se brisait en petits hoquets.

Éléonore écrasa son buste contre le bois chaud de la croisée, sentant les fibres rugueuses marquer ses avant-bras. À quelques mètres, l'homme modifia l'amplitude de son geste, ralentissant pour mieux savourer l'offrande du regard qu'elle lui portait. Le muscle de son bras se contractait par intervalles réguliers. Une goutte de sueur naquit à la commissure de son cou et roula le long de sa clavicule avant de s'écraser sur son torse.

Un chat s'étira sur un toit lointain, découpant une silhouette brève contre la lune. La main de l'inconnu enveloppait désormais sa virilité, ses doigts se rejoignant presque autour de cette architecture de sang qui battait au rythme de son impatience. Dans cet espace suspendu, chaque souffle exhalé par l'homme résonnait dans la poitrine d'Éléonore comme un tambour.

Elle glissa une main entre ses cuisses. Ses doigts trouvèrent le bouton de chair déjà gorgé de sève. Elle ferma les yeux une seconde, imaginant la paume calleuse de cet étranger sur elle. Lorsqu'elle les rouvrit, il avait incliné le bassin vers l'avant. Son visage révélait une mâchoire contractée et des lèvres entrouvertes sur des dents blanches.

Elle remonta un peu plus sa nuisette, dévoilant la courbe de ses hanches. Elle voulait qu'il voie tout, la métamorphose que sa présence opérait. Ses doigts s'enfoncèrent légèrement, testant sa propre profondeur. Elle sentit ses parois internes se resserrer autour de cette intrusion nécessaire.

L'homme changea brusquement de posture, posant son pied gauche sur le rebord de la fenêtre pour s'ouvrir davantage. Son sexe, sombre sous la lumière crue, semblait posséder sa propre vie. Il commença à se masser avec deux doigts seulement, le pouce et l'index encerclant le sommet, tandis que son autre main pressait sa cuisse avec une force qui faisait blanchir ses articulations. Éléonore sentit une vague de chaleur déferler de ses reins jusqu'à sa nuque, un incendie qui réclamait une issue brutale.

Elle agrippa la pierre rugueuse du rebord jusqu'à ce qu'une douleur vienne ponctuer l'extase. Elle bascula le bassin et fit glisser l'étoffe le long de ses cuisses, centimètre par centimètre. Le froissement du tissu contre sa peau était le seul son qui habitait désormais la chambre.

L'homme accéléra la cadence. Son torse, luisant d'une humidité qui reflétait la lumière, se soulevait au rythme d'une respiration sonore. Il ne cherchait plus à se cacher. Éléonore voyait la peau de son ventre se contracter à chaque va-et-vient, un battement organique qui répondait aux pulsations de son propre corps.

Elle porta sa main libre à sa bouche, mordillant son pouce pour étouffer un cri. Son autre main s'égarait plus bas. Elle ferma les yeux, sentant l'odeur de musc et de pierre chaude qu'elle prêtait à l'inconnu. Quand elle les rouvrit, il s'était immobilisé, la main posée sur lui. Il l'observait avec une intensité telle qu'elle crut sentir son regard comme une caresse physique sur son ventre nu. Le temps s'étira avant qu'il ne se rapproche encore, son bassin venant presque heurter la balustrade.

L'homme de la lucarne inclina le bassin. Des perles de sueur glissaient le long de son sternum avant de s'égarer dans l'ombre. Éléonore, les doigts égarés dans sa propre chaleur, tentait d'épouser le rythme imposé. Sa robe de chambre collait à ses hanches comme une membrane translucide. Elle remonta une jambe sur le rebord du fauteuil de velours, s'ouvrant au regard d'en face. Un petit cri s'échappa de ses lèvres lorsqu'elle pressa plus fermement le bouton de corail qui palpait.

L'inconnu accentua son mouvement. Le frottement de sa paume contre sa peau produisait un son humide qui résonna dans l'esprit d'Éléonore. Il ne se contentait plus de se caresser ; il sculptait le désir. Les muscles de ses cuisses se contractèrent, ses tendons saillant sous l'écorce de sa peau comme des cordes prêtes à rompre.

Pendant un instant, il s'immobilisa, le buste penché vers le vide. Le silence revint, troublé par le bourdonnement lointain d'un ventilateur. Éléonore suspendit son propre geste. Elle vit sa pomme d'Adam bouger tandis qu'il déglutissait, un détail d'une humanité désarmante.

D'un mouvement sec, il reprit. Son pouce massait le sommet de sa virilité avec une dextérité qui fit frissonner Éléonore jusqu'aux os. Elle répondit en enfonçant ses

doigts en elle. La friction de sa propre chair créait une musique sourde. Chaque va-et-vient de l'homme semblait la pénétrer à distance, comme si le vide de la rue n'était plus qu'une illusion.

Le rythme devint une transe. Les phalanges d'Éléonore s'enfonçaient dans sa chair. Elle sentit ses muscles se contracter, ses orteils se crispent contre le parquet. Une vague électrique remonta le long de ses cuisses. L'Inconnu arque son torse, les veines de ses bras saillantes, et ses lèvres s'entrouvrent sur un râle qui traversa l'espace.

L'instant se brisa. Un spasme violent parcourut le corps de l'homme. Sa main se figea. Son visage se renversa, révélant la tension extrême de sa mâchoire. Éléonore bascula avec lui. Son corps se cambra jusqu'à la rupture sous la poussée d'une jouissance qui l'inondait, transformant ses membres en une matière incandescente. Elle agrippa le bois de la fenêtre, ses ongles griffant la peinture, pendant que son souffle s'échappait en une plainte étouffée.

Le silence retomba brutalement, troublé par le cliquetis des premières gouttes de pluie sur les zincs. L'homme laissa retomber ses bras, sa poitrine se soulevant avec une amplitude lente. Il ne détourna pas le regard, mais son expression avait changé, passant de la prédation à une sorte de connivence mélancolique. Éléonore retira ses doigts, sentant la fraîcheur de l'air sur sa peau humide.

Elle observa une goutte de sueur glisser le long de la tempe de son complice avant de se perdre dans sa barbe de trois jours. D'un geste cérémonieux, il porta ses doigts à ses lèvres pour y déposer un baiser invisible, un salut adressé à celle qui venait de partager ce moment. Il recula d'un pas, s'effaçant dans la pénombre. Éléonore resta seule. Demain, le simple regard ne suffirait plus.

# Chapitre 16

## L'Offrande Immobile

Le contact du verre refroidi par la pluie d'octobre marquait son front. La sensation était nette, presque douloureuse, tranchant avec la chaleur qui lui montait aux joues. Éléonore ne bougeait plus. Ses doigts se crispaient sur le rebord de bois dont la peinture s'effritait sous ses ongles. Elle fixait la lucarne d'en face, là-bas, par-delà le gouffre de la rue. Son propre sang battait contre ses tempes, un cognement sourd qui couvrait le cliquetis de la gouttière. L'air de la pièce, lourd et humide, semblait peser sur ses épaules.

Elle détacha ses mains du bois. Ses pouces effleurèrent nerveusement la dentelle de son col, cherchant le petit bouton de nacre dissimulé sous le tissu. Elle fit un pas, sortant de l'ombre des rideaux pour entrer dans le rectangle de clarté que la lune jetait sur le plancher. La soie de son déshabillé glissa. Ce n'était pas un mouvement de scène, mais un abandon progressif, l'étoffe pesant sur sa peau avant de tomber sur ses bras. Elle entendit le froissement sec du tissu. Elle sentit l'air frais saisir ses clavicules, puis le haut de sa poitrine, une caresse glacée qui la fit frissonner pour de bon.

L'homme, par-delà la rue, s'interrompit. Sa silhouette se découpait en ombre chinoise sur le fond ambré de sa chambre. Il ne bougeait plus, les mains soudain immobiles. Éléonore resta là, les épaules nues, exposant la courbe de son dos à ce regard qu'elle devinait brûlant. Ses pores se rétractaient sous la morsure du froid, ses seins durcissaient, et elle sentait chaque minuscule poil de son corps se hérissier.

Alors qu'elle s'apprêtait à défaire la ceinture, un détail idiot la ramena à la réalité du décor : une minuscule écharde du rebord de la fenêtre s'était piquée dans la pulpe de

son index. La douleur était dérisoire, un picotement agaçant, mais elle ne put s'empêcher de porter le doigt à sa bouche pour l'apaiser, un geste d'enfant qui n'avait rien à faire dans ce duel silencieux. Elle nota aussi l'odeur de la poussière humide sur le bois et le bruit d'un voisin qui fermait une porte trois étages plus bas. Ce n'était plus une vision de rêve, c'était elle, Éléonore, nue dans un appartement trop grand, avec un doigt qui picotait et le cœur qui s'affolait comme un oiseau pris au piège. Cette brève vulnérabilité la rendit plus audacieuse encore.

Elle posa sa main à plat sur la vitre. À travers l'épaisseur du verre, elle chercha l'intensité de cet inconnu qui l'observait avec une attention de chasseur dérouté. L'attente coulait en elle, une moiteur lourde qui rendait ses gestes plus denses. Elle n'était plus cachée. Elle s'offrait, imposant sa présence, forçant cet homme au silence.

Une mèche de cheveux s'échappa de son chignon et vint lui chatouiller l'épaule. L'homme fit un pas vers le bord de sa fenêtre. Ses mains s'appuyèrent sur le cadre métallique ; elle vit ses tendons saillir sous la lumière rasante de sa chambre. Le monde extérieur s'effaçait — les voitures au loin, le vent dans les cheminées. Il ne restait que ce fil invisible tendu entre deux fenêtres, une tension qui menaçait de tout consumer.

Le rai de lune dessinait un sentier blanc sur le chêne du parquet. Éléonore s'avança encore, les pieds nus sur le bois brut. Elle sentait la rugosité des fibres sous ses plantes de pieds, un ancrage physique qui l'empêchait de défaillir. Ses doigts tremblaient un peu lorsqu'ils trouvèrent le nœud de soie à sa taille. Elle laissa la tension s'évanouir. Le poids de la robe se libéra de ses hanches, ne tenant plus que par un miracle d'équilibre sur ses bras.

En face, l'homme se figea davantage. Sa main crispée sur le montant de bois trahissait son trouble. Éléonore glissa ses mains dans son dos, écartant les pans de soie. Le vêtement tomba, une masse sombre s'effondrant à ses pieds, la laissant totalement exposée à la nuit.

Le silence devint pesant. Éléonore gardait le menton haut. Elle ne fuyait pas. Elle offrait son buste, sa peau pâle, à la dévotion de l'autre. L'air nocturne faisait pointer ses seins, tandis qu'une chaleur sourde pulsait au creux de son ventre. Elle devinait le regard de l'homme parcourir sa gorge, ses hanches, son bassin. Il était immobile, une masse d'ombre dont seule la respiration, marquée par une légère buée sur sa vitre, prouvait qu'il était vivant.

Elle posa ses mains sur ses propres hanches, enfonçant légèrement les doigts dans la chair souple. C'était pour s'assurer qu'elle était bien là, vivante. La fraîcheur de la fenêtre contrastait avec l'incendie dans ses veines. Elle sentait le poids de sa propre poitrine, chaque centimètre de sa peau devenant un capteur hypersensible.

L'inconnu pencha la tête, les yeux fixés sur l'ombre entre ses cuisses. Éléonore respira lentement, soulevant sa cage thoracique, soulignant la finesse de sa taille. L'homme ferma brièvement les paupières, comme pour imprimer l'image sous ses tempes. Elle écarta légèrement les jambes, une provocation sans mot, sentant le tapis sous ses talons et l'appel du vide entre eux.

L'homme de la lucarne lâcha brusquement le cadre. Ses mains saisirent les bords de son propre vêtement. Il commença à déboutonner sa chemise, un geste après l'autre, répondant à l'impudeur d'Éléonore. Elle vit son torse s'ouvrir, une peau ambrée où la sueur faisait briller quelques reflets. Elle s'avança encore, son ventre frôlant presque le bois de sa fenêtre, et apposa ses deux paumes contre la vitre dans une invite muette, cherchant à abolir la dernière barrière avant l'embrassement.

# Chapitre 17

## La Fusion des Reflets

La pluie de novembre frappe les vitrines avec l'entêtement d'un importun, mais dans l'ombre de la chambre, l'air s'épaissit comme une sève tiède. Éléonore écrase son front contre la paroi glacée. Le contraste est immédiat : le gel du verre contre sa peau, et cette chaleur sourde, presque douloureuse, qui lui bat dans les côtes. En face, dans la lucarne ambrée du salon, l'homme n'est d'abord qu'une silhouette. Puis il lève une main lente, posant ses doigts sur le chambranle. Ce geste possède une autorité tranquille, une manière de s'appropriier l'espace qui la fait frémir. C'est une invitation muette, plus tranchante qu'un cri.

Elle ne détourne pas les yeux. Le silence entre les deux façades est devenu une conversation dont elle ne veut perdre aucune syllabe. Sa main droite glisse sous le satin lourd de sa robe de chambre, cherchant la peau plus sensible au creux de l'aîne. Elle suit la courbe de sa hanche, explorant sa propre moiteur avec une lenteur calculée. Son souffle brouille la vitre, une buée éphémère qui masque puis révèle son visage. De l'autre côté, l'inconnu semble deviner le trajet de ses doigts. Son torse se cambre, les muscles de son abdomen se dessinent sous la lumière crue, offrant un relief d'ombres où elle imagine déjà égarer ses paumes.

Un bruit parasite traverse la cloison : le grognement sourd du vieux radiateur qui hoquète, suivi par le rire étouffé d'un voisin dans le couloir. Éléonore sent un bref élan dans son genou gauche, ankylosé à force de rester en appui contre le rebord de la fenêtre. Elle aperçoit, du coin de l'œil, sa tasse de thé froid oubliée sur le bureau, une trace de rouge à lèvres séchée sur le bord de la porcelaine. Ce rappel du quotidien, de sa solitude banale, lui procure un pincement de honte fugace. Elle se sent absurde, presque ridicule, à moitié nue contre ce carreau. Mais l'homme en face

resserre sa prise sur le montant de bois, ses phalanges blanchissant sous l'effort, et cette réalité-là balaie tout le reste. Elle se moque du radiateur et du thé froid. Seule compte cette électricité qui s'étire entre eux.

Le rythme s'installe, une pulsation qui s'affranchit du vide de la rue. L'homme porte la main à la ceinture de son pantalon sombre. C'est un mouvement sans hésitation qui fait cogner le sang d'Éléonore jusque dans ses tempes. Elle perçoit la tension de ses membres, cette chair qui se tend. Sa propre main s'aventure plus bas, là où la chaleur se fait dense, là où l'humidité de son attente commence à imprégner la dentelle. Elle sait qu'il ne manque rien : ni ses tressaillements, ni la façon dont elle mord sa lèvre inférieure pour ne pas gémir.

Ils sont deux miroirs. Les yeux de l'inconnu sont des puits d'obscurité fixés sur les siens, l'ancrant dans ce va-et-vient qui agite leurs corps. Un soupir meurt contre le verre alors qu'elle ferme les paupières pour savourer son propre poids. Quand elle les rouvre, il a libéré sa propre raideur. Il la saisit avec une fermeté qui la fait chanceler. Son poignet décrit des cercles lents, dictant une cadence qu'elle s'empresse d'épouser du bout des doigts.

La chambre semble se rétrécir. Sous la main d'Éléonore, son centre réclame une attention plus vive, plus pressante. Elle rejette la tête en arrière, exposant la ligne fragile de sa gorge aux reflets de la rue. En face, l'homme accélère. Son regard ne quitte jamais le spectacle de cette femme qui s'offre à lui par la seule force du regard. La distance n'est qu'un détail géographique que leurs souffles courts s'appliquent à balayer.

Il y a dans la façon dont il serre les dents une lutte contre l'immédiateté qu'elle partage. Elle sent le velours de son sexe se gorger de sang. Chaque pression de son majeur provoque une onde qui irradie jusqu'à la pointe de ses seins, dont les sommets durcissent sous la caresse de l'air. Elle imagine la texture de sa peau, son grain masculin sous ses paumes. Ses doigts s'enfoncent, cherchent la profondeur, tandis que

ses hanches entament une danse circulaire, imitant le mouvement saccadé de l'homme.

Éléonore plaque brusquement son torse contre la paroi de verre. Elle cherche dans la morsure glacée du carreau un remède au brasier qui dévore ses entrailles. La fraîcheur sur ses pointes durcies provoque un tressaillement qui parcourt son échine. En face, l'homme répond à cette pression en étalant ses longs doigts sur le verre. Leurs mains semblent se rejoindre dans l'illusion d'une transparence parfaite. Il resserre sa prise sur lui-même, ses muscles tendus comme des cordages sous la lumière de sa lampe. Il puise sa force dans l'abandon de la jeune femme, ses yeux dévorant chaque centimètre de cette peau offerte.

Le mouvement de son bras se fait plus impérieux, une cadence qui dicte à Éléonore la vitesse de ses explorations. Elle voit le tremblement de ses épaules et imagine l'odeur de musc et de pluie qui saturerait l'air si la vitre venait à céder. Ses doigts, imprégnés d'une sève brûlante, dessinent des orbites autour du point de sa fièvre, tandis que sa camisole de soie glisse sur son épaule. Elle observe l'homme se refermer sur sa propre chair avec une autorité superbe, imprimant un rythme presque militaire à son plaisir.

L'inconnu marque un arrêt soudain. La main suspendue, le buste pétrifié. Le silence de la rue remonte jusqu'à eux, seulement troublé par le crépitements d'une gouttière. Pendant quelques secondes, le temps s'étire, une fibre d'attente pure. Ce calme est une épreuve. Puis, d'un geste délibéré, il incline la tête, ses yeux fixés sur les hanches d'Éléonore. Elle s'arc-boute, le dos cambré sous la pression de ses doigts qui s'enfoncent là où la peau n'est plus que velours et moiteur.

La vitre devient un conducteur de chaleur. Éléonore sent une pulsation sourde remonter de ses chevilles. Elle voit l'inconnu rejeter les épaules en arrière pour aspirer l'air saturé d'orage. Ses muscles se tordent sous l'effort. Cette vision d'une puissance contenue fait déferler sur elle une vague si violente qu'elle doit mordre son propre poignet pour ne pas crier. Elle ne cherche plus à se cacher. Elle offre ses spasmes à ce

spectateur qui, d'un mouvement lent de sa main libre, semble inviter le vide à se combler.

L'homme accélère soudain. Ses yeux ne quittent pas le point de convergence des mains d'Éléonore entre ses cuisses. Elle sent ses propres hanches chercher à épouser l'air, à combler l'absence de cette main rugueuse qu'elle imagine déjà sur ses flancs. La lumière ambrée vacille. Chaque muscle de son ventre se contracte, une série de petits chocs électriques qui la laissent pantelante.

La paume d'Éléonore s'écrase contre le carreau pour ne pas sombrer. En face, il répond à cette pression, le visage tordu par une extase sauvage. Ses hanches à elle tournent pour apaiser la brûlure, tandis que ses ongles s'enfoncent dans la chair de ses propres cuisses. Il rouvre les yeux, ses pupilles dilatées plongeant dans celles d'Éléonore. Dans ce choc visuel, elle sent le point de non-retour.

Ses doigts s'enfoncent avec une urgence finale. En face, l'homme resserre sa poigne sur le bois du chambranle. Elle perçoit l'infime tremblement de ses propres genoux. Elle arque les reins, sa camisole glissant pour révéler la nacre de son dos. Soudain, le mouvement se fige dans une tension totale. L'homme rejette la tête en arrière, la gorge tendue par un râle que la vitre étouffe, tandis que son corps est pris de soubresauts violents. Éléonore pousse un cri muet, le corps cambré jusqu'à la rupture, les doigts crispés sur son centre brûlant qui explose en mille éclats. Le plaisir est une lame de fond, un déluge qui inonde ses cuisses. Elle s'abandonne au vertige, les yeux toujours accrochés à l'obscurité du regard d'en face.

Un calme plat succède brusquement au chaos. Elle reste là, le front contre la fraîcheur retrouvée du verre. Son souffle dessine une dernière corolle de buée. L'homme ne bouge pas, ses mains toujours rivées au cadre de bois, ses épaules s'affaissant au rythme d'une respiration qui s'apaise. Il ne se couvre pas. Il savoure la dévastation sur le visage d'Éléonore. Lentement, il lève une main et dessine un cercle lent sur sa propre vitre, désignant l'espace qu'il reste à franchir. Elle sait, alors que l'ombre de sa

chambre l'enveloppe à nouveau, que le verre n'est plus une protection, mais une promesse qu'elle ne pourra plus ignorer.

# Chapitre 18

## La Traversée du Miroir

La vitre n'était plus une protection, mais une frontière dont l'étanchéité devenait un supplice. Éléonore se détacha du cadre de bois, son front gardant une empreinte fraîche là où le verre l'avait soutenue. Le silence de son appartement lui parut d'une aridité insupportable. Sans réfléchir, elle glissa ses bras dans les manches d'un lourd manteau de laine sombre. Sous le tissu rugueux, la soie de sa chemise ne protégeait rien ; elle gardait simplement la chaleur de son corps. Ses doigts tremblaient en boutonnant le vêtement, un geste saccadé qui jurait avec la lourdeur du désir qui lui barraît le ventre.

Elle franchit le seuil et s'engagea dans la spirale de l'escalier. À chaque pas, le frottement de la soie contre le haut de ses cuisses lui rappelait sa nudité. C'était une sensation électrique, un rappel constant de l'impudeur de sa démarche. Elle descendait avec une hâte contenue, sa main serrant la rampe dont la froideur l'aidait à ne pas défaillir.

À l'entre-deux du deuxième étage, elle fut stoppée par un bruit banal : le dé clic d'une serrure et le miaulement plaintif d'un chat derrière une porte. Elle se figea, le dos plaqué contre le papier peint qui se décollait en lambeaux secs. Une odeur de soupe aux poireaux, domestique et presque insultante, flottait là. Éléonore baissa les yeux sur ses pieds ; elle avait oublié de mettre des bas et la peau de ses chevilles lui parut d'une blancheur indécente, presque malade dans cette lumière crue. Elle eut une envie soudaine, absurde, de remonter chez elle pour vérifier si elle avait bien éteint le gaz. Elle resta ainsi, le cœur battant contre ses côtes, l'index crispé sur un bouton desserré de son manteau, avant que la pulsation sourde dans son bas-ventre ne la repousse vers l'escalier.

En bas, la lourde porte cochère s'ouvrit sur la nuit parisienne avec un grincement métallique. Le froid de la rue s'engouffra immédiatement sous son manteau. L'air vif mordit ses jambes nues, la faisant frissonner de la nuque jusqu'aux talons. La chaussée brillait sous une pluie fine, transformant le bitume en un miroir noir. Elle resta un instant immobile sur le trottoir, le souffle court, observant la buée qui s'échappait de ses lèvres. L'immeuble d'en face n'était qu'à quelques mètres, une faille sombre, mais la traverser lui demandait un effort physique réel, comme s'il fallait briser une paroi invisible.

Elle s'élança. Ses talons claquèrent sèchement sur les pavés humides. Le vent jouait avec les pans de son manteau, dévoilant la pâleur de ses genoux. Elle fixait le porche massif de l'autre côté. L'air sentait la terre mouillée et le pot d'échappement, une atmosphère de fin de nuit qui rendait son excitation plus brute. Arrivée devant la porte de l'Inconnu, elle s'arrêta net. Elle posa une main plate contre le bois sculpté, sentant les rainures de la matière sous sa paume. Le silence de la rue n'était troublé que par le murmure de l'eau dans les gouttières. Ses doigts cherchèrent le code, cette suite de chiffres apprise par cœur à force de guetter les allées et venues depuis sa fenêtre.

Le battant céda. Éléonore se glissa dans l'entrebâillement et la porte se referma derrière elle avec un soupir boisé. L'air du hall était immobile, chargé d'une odeur de vieux papier. Elle resta un instant sur le damier de marbre, ses orteils se crispant dans ses souliers. Son manteau, humide de brume, pesait sur ses épaules comme une armure dont elle voulait déjà se défaire.

L'escalier se dressait devant elle. Elle posa sa main sur le laiton de la rampe et entama l'ascension. Chaque marche produisait un craquement sec qui résonnait dans ses reins. Elle voyait son reflet passer dans les miroirs piqués des paliers, une silhouette fugitive dont la chair transparaissait sous le pan ouvert du manteau. Le frottement de ses jambes nues créait une chaleur sourde, un frisson qui remontait jusqu'à la pointe

de ses seins.

Au dernier étage, là où le plafond s'inclinait sous les toits, elle vit la mince ligne de lumière jaune qui s'échappait de dessous la porte. Elle s'arrêta, le souffle coupé. Son regard se fixa sur le bois sombre. Une goutte de sueur froide perlait entre ses omoplates, glissant lentement vers la chute de ses reins. Elle n'osait plus bouger. Elle écoutait le silence vibrer de la présence de l'homme, juste là, derrière la cloison.

Sa paume se colla au bois pour capter une vibration. Elle sentit la pointe de ses seins durcir au contact de l'air raréfié du palier. Un froissement de tissu, lourd et lent, parvint à ses oreilles, suivi du tintement d'un verre que l'on dépose sur un guéridon. Ce son fit tressaillir son bassin. Elle s'appuya lourdement contre la paroi, son manteau s'ouvrant pour révéler la courbe de sa hanche.

Sa main descendit vers la poignée de cuivre, une sphère glacée qui luisait dans la pénombre. Elle en enveloppa le métal, sentant le froid mordre sa peau fiévreuse. La poignée céda d'un millimètre dans un cliquetis qui lui parut aussi violent qu'une déflagration. Elle ne recula pas. Elle imaginait déjà l'odeur de tabac blond et de cuir qui devait imprégner la pièce. À l'intérieur, un soupir profond déchira le calme, une expiration masculine qui la fit se cambrer instinctivement contre la porte.

Le métal tourna enfin sous sa main avec une douceur huileuse. La porte n'était pas verrouillée. Elle s'entrouvrit, libérant une lame de lumière qui vint balayer le tapis sombre du couloir. Éléonore resta immobile, le cœur cognant contre ses côtes, puis elle poussa davantage. Le battant pivota sans bruit, révélant le pied de cuivre d'un guéridon et une flasque de cristal.

Elle fit un pas, franchissant la frontière. Son manteau, trop lourd, l'encombra. Dans le demi-jour du vestibule, elle aperçut l'Inconnu. Il était assis de profil dans un fauteuil de cuir fauve. Il ne se retourna pas, mais le crissement du journal sous ses doigts s'arrêta net. Éléonore fixa la nuque de l'homme, ce triangle de chair brune où

quelques cheveux s'attardaient. Elle voyait la tension de ses épaules sous le lin blanc de sa chemise.

Elle s'avança dans le cercle de clarté rousse qui baignait la pièce et laissa glisser son manteau. Le tissu s'effondra à ses pieds dans un froissement de laine, révélant la nudité de ses bras et sa robe de satin qui accrochait la lueur des flammes. Elle resta là, offerte, sentant l'humidité de son propre désir l'envahir alors que le silence devenait électrique. L'homme posa lentement son livre. Le bruit de la couverture contre le bois résonna jusque dans le ventre d'Éléonore. Il commença à pivoter vers elle. Quand ses yeux rencontrèrent les siens, il n'y eut aucune surprise, seulement une reconnaissance brutale, comme si cet incendie était inévitable depuis le premier regard échangé à travers la rue.

# Chapitre 19

## L'Abolition du Seuil

L'humidité de la rue s'infiltrait par les jointures du vieux bois, apportant l'odeur de la pierre mouillée et de l'asphalte. Éléonore pressait ses paumes contre les reliefs de la porte. Le froid du loquet de métal mordait le creux de sa main droite. Elle attendait. Le silence du couloir n'était plus un vide, mais une étoffe de laine épaisse qui étouffait les battements de son cœur.

De l'autre côté de ce rempart de chêne, elle devinait la stature de l'homme. Elle avait observé chacun de ses mouvements à travers leurs fenêtres respectives pendant des semaines. Elle ne voyait rien, pourtant elle percevait sa présence, une pression sourde qui traversait les fibres du bois.

Un craquement infime fit tressaillir les gonds. Ce n'était pas le vent. C'était le poids d'une épaule, une poussée délibérée. Éléonore ne recula pas. Elle laissa son front reposer contre la paroi, écoutant le souffle court qui s'échappait de la silhouette postée sur le palier. Ses doigts se refermèrent sur la poignée. Le mouvement fut lent, presque douloureux. Le pêne se libéra dans un déclic métallique qui résonna longuement dans la pénombre.

Le battant s'ouvrit. Lui, immense, se découpait dans un interstice d'ombre. La pluie fine scintillait sur le revers de son manteau sombre. Il ne dit rien. Les mots auraient gâché la précision de l'instant. Il franchit le seuil. La porte se referma derrière lui sous la poussée de son talon, emmurant le monde extérieur. La lumière ambrée du salon dessinait les contours de son visage, une architecture de muscles et de fatigue où ses yeux brillaient d'une lucidité féroce.

Éléonore sentit son souffle sur ses tempes, une odeur de cendres froides et de cuir mouillé qui fit frissonner sa peau. Il leva une main large aux doigts fins. Il effleura sa mâchoire du bout du pouce.

Le contact fut une brûlure. La peau de l'homme était rugueuse contre sa joue, un contraste qui lui coupa la respiration. Elle inclina la tête, offrant la courbe de son cou. Sa paume s'attarda sur la pulsation de sa carotide. Il ne cherchait pas la tendresse. Il cherchait la preuve physique de celle qui l'avait espionné dans l'ombre.

Pendant qu'il l'attirait vers lui, une pensée absurde traversa l'esprit d'Éléonore : elle aperçut, du coin de l'œil, une pile de courriers non ouverts sur le guéridon, juste à côté de son coude. Une facture d'électricité à moitié déchirée dépassait. Elle se demanda un instant si elle avait bien éteint le fer à repasser, puis si ses collants n'allaient pas filer contre le bois brut de la commode. Cette intrusion du banal, ce rappel ridicule de sa vie de tous les jours, la fit presque sourire intérieurement, avant que la pression de ses doigts sur ses hanches ne la ramène brutalement à l'urgence de ses sens. Elle se sentit soudain terriblement humaine, vulnérable et désordonnée sous le regard de cet étranger.

Leurs corps se frôlèrent enfin. Éléonore sentit ses seins se durcir sous le tissu léger de sa robe. Il réduisit la distance. Le drap lourd de son pantalon frota contre sa jupe. Le bruit de l'étoffe résonna comme un signal. Ses mains abandonnèrent son visage pour descendre vers ses hanches. Il la saisit fermement.

Le choc de leurs bustes arracha un soupir à Éléonore. Ses mains trouvèrent le refuge de ses épaules, sentant la dureté de l'os et la souplesse du muscle sous la laine humide. Elle se hissa sur la pointe des pieds, cherchant son bassin, cherchant la réalité de cette virilité fantasmée. L'homme grogna, une vibration qui remonta jusque dans les doigts de la jeune femme.

Il descendit ses mains. Ses paumes épousèrent la cambrure de ses fesses. Il la souleva.

La robe remonta, dévoilant la pâleur de ses cuisses. Le contact direct de ses doigts chauds contre sa peau nue fut le point de non-retour. Il s'enfonça dans sa chair avec une autorité qui fit vaciller ses genoux.

L'échine d'Éléonore rencontra le papier peint. Il l'écrasait avec une précision savante. Elle ferma les paupières, abandonnant ses sens à ce corps dont elle n'avait connu que la chorégraphie lointaine. La boucle métallique de sa ceinture mordit son ventre. Une jambe impérieuse se glissa entre les siennes pour écarter le tissu.

Le silence fut déchiré par le froissement sec d'une couture que l'on malmène. L'homme ne s'embarrassait plus de gants. Ses doigts remontèrent le long de son bas jusqu'à la jarretière. Il s'empara d'elle avec une avidité de sculpteur.  
— Regarde-moi, murmura-t-il d'une voix rauque, presque cassée.

Elle ouvrit les yeux. Il la souleva brusquement. Elle enroula ses jambes autour de ses reins. Elle agrippa le revers de sa veste, ses ongles s'enfonçant dans la laine alors qu'elle sentait sa chaleur foudroyer son propre centre.

Le mouvement les entraîna plus loin dans le couloir. Ils heurtèrent un guéridon. Une statuette bascula sur le tapis sans se rompre. Il la déposa sur la commode en chêne qui grinça. Il défit une bretelle de sa robe. Sa main recueillit le poids de son sein. Son pouce harcela la pointe dressée. Éléonore laissa échapper un gémissement qui vibra jusque dans le plancher.

Il s'approcha de son visage. Leurs cils se frôlèrent. Sans un geste superflu, il guida la main d'Éléonore vers la tension de son pantalon. Le contact du tissu, puis de la chair brûlante, fit refluer le sang vers son visage. L'homme enfouit son nez dans ses cheveux, humant son parfum mêlé à l'odeur de la pluie.

Sous ses doigts, elle sentit battre une vie propre. Elle ferma les yeux, sa tête basculant contre le miroir de l'entrée. Le froid du verre lui fit l'effet d'une lame sur sa nuque. Il

utilisa son genou pour écarter davantage ses jambes. La robe de soie s'affaissa en une corolle sombre sur ses hanches.

Éléonore entreprit de libérer les boutons de sa chemise avec une maladresse née de l'urgence. Elle glissa ses paumes sur ses pectoraux, découvrant une peau plus chaude que la sienne, une surface vibrante où le sang galopait.

L'homme défit sa ceinture dans un cliquetis métallique. Il n'y avait plus de vitre, plus de pudeur. Il se redressa pour capturer ses lèvres. Elle accueillit sa langue avec une gourmandise de naufragée. Il libéra son sexe et l'appuya contre elle.

Le contact fut un choc. Elle se cambra. Ses omoplates s'imprimèrent dans le cadre du miroir. L'homme ne précipitait rien. Il savourait la tension. Ses mains revinrent pétrir ses fesses, la rapprochant pour effacer le dernier millimètre de vide.

Il ancrâ ses paumes de chaque côté de son visage. Ses doigts se refermèrent sur le bois sculpté du miroir. Leurs souffles se mêlaient. Éléonore sentit son désir s'insinuer en elle avec une lenteur calculée. Elle gémit contre son épaule. Sa gorge se serra.

Il s'arrêta un instant, à demi engagé. Ses muscles tressaillaient sous sa peau. Ce fut une seconde de suspension absolue dans la pénombre. Puis il reprit sa progression. La poussée était tranquille, irrésistible.

Le frottement de leurs ventres créait une électricité qui parcourait tout son corps. Éléonore sentit chaque fibre se détendre pour accueillir l'intrus. Leurs peaux jouaient une symphonie de textures : ses cuisses lisses contre ses genoux rugueux.

Ses mains quittèrent le miroir pour saisir ses genoux. Il la souleva. Elle s'accrocha à son cou, ses ongles marquant ses trapèzes. Le bois de la cloison vibra sous le choc de leurs corps. Un son sourd, rythmé.

Elle goûta le sel de son cou. Sa langue effleura sa peau là où le pouls battait comme un tambour. En retour, la poussée se fit plus profonde. Chaque va-et-vient était une promesse tenue. L'air était devenu rare, saturé de leur odeur et de la cire du plancher qui chauffait.

Il se retira presque entièrement, avant de s'engouffrer d'un seul mouvement brusque. Le cri d'Éléonore fut dévoré par un baiser vorace. Ses parois se resserrèrent sur lui dans un spasme. Ses hanches à lui s'animèrent d'un mouvement circulaire qui faisait osciller le miroir.

Elle ferma les yeux, emportée par la houle. Le rythme s'accéléra. Leurs respirations devinrent des halètements courts. Le monde extérieur n'existait plus. Seule comptait cette recherche d'un point d'incandescence.

Une bouffée d'air frais s'engouffra par l'entrebâillement de la porte, léchant son dos moite. Elle frissonna. Le tic-tac de l'horloge comtoise semblait très loin. Ses mains à lui remontèrent le long de son torse. Il compta ses côtes sous le tissu froissé. Ses doigts étaient marqués par des travaux dont elle ignorait tout. Il inclina la tête, sa barbe frottant son épaule.

Il reprit son mouvement avec une régularité de marée. Éléonore sentit la tension monter dans ses cuisses. Chaque impact contre le mur offrait un contrepoint froid à la brûlure de son souffle. Le plâtre marquait son dos.

Le balancier de leurs corps faisait vaciller la flamme d'une bougie sur le guéridon. Leurs vêtements gisaient en tas informes. Elle exposa sa gorge. L'odeur du cuir émanait de lui. Il changea l'angle de sa poussée, cherchant le point où la sensation bascule.

Il se saisit de son poignet pour l'ancrer contre lui. Chaque bouton de sa chemise s'imprimait comme un sceau contre sa poitrine. Un calme lourd s'installa un instant,

troublé par le sifflement d'une canalisation. Il ne la quittait pas des yeux.

D'un mouvement brusque, il la souleva à nouveau. Elle enroula ses jambes, sentant ses muscles la soutenir. Sa bouche trouva la sienne avec la faim d'un homme qui a jeûné trop longtemps. La lumière de la rue dessinait des rayures fauves sur son dos.

Il descendit d'un cran. Ses dents se refermèrent sur la ligne de son cou. Une décharge parcourut Éléonore jusqu'à la pointe de ses orteils. Elle répondit par une cambrure plus audacieuse.

Il glissa sa main libre dans ses cheveux, renversant sa tête. Sa langue dessinait des traînées de feu. Leurs cœurs battaient à l'unisson, une percussion barbare qui étouffait le bruit de la ville.

D'un geste précis, il défit le lien de sa chevelure. Ses boucles sombres se répandirent sur le chambranle. Il écarta les pans de sa jupe. Le froid de l'air fut aussitôt balayé par ses mains fiévreuses.

Le bois de la porte gémit. L'homme ancra son bassin au creux de ses hanches. Elle sentait la rudesse de la laine contre ses paumes. Il ne cherchait pas la permission. Ses doigts s'égarèrent sous l'élastique de son sous-vêtement.

Ils restèrent un instant les fronts soudés, suspendus à cette seconde où l'attente devient certitude. Elle perçut le tressaillement d'un muscle le long de sa cuisse. Il luttait pour ne pas la renverser sur le parquet.

Il saisit son visage. Elle lut dans ses yeux sombres la fin de son rôle de spectatrice. Sa main libre s'insinua plus bas. Il entama un mouvement rythmé qui lui arracha un gémissement. C'était une conquête territoriale. Chaque centimètre de sa peau était une province cédée.

L'air était saturé d'électricité. Elle se hissa pour mieux s'offrir. Il la souleva brusquement. Elle s'enroula autour de lui. Il chercha la poignée de la porte derrière son dos.

Le loquet céda dans un claquement sec. Ils basculèrent ensemble dans l'obscurité de l'appartement. La porte se referma. Dans le noir absolu, elle sentit sa peau nue contre la sienne. La dévastation ne faisait que commencer.

# Chapitre 20

## L'Aube sur la Rue de Verre

La lumière du jour, une clarté de craie sale, s'insinua par la fenêtre pour mordre l'ombre de la chambre. Éléonore pressa son front contre la vitre. Le froid du verre était une gifle nécessaire contre la brûlure de sa propre peau. En bas, la Rue de Verre n'était encore qu'une traînée de bitume mat où les premiers bruits de ferraille montaient, étouffés.

Derrière elle, l'air changea de poids. L'Inconnu ne disait rien, mais son souffle, une houle régulière qui sentait le tabac froid et la peau, vint balayer sa nuque. Elle sentit ses cheveux se soulever. Sa main, lourde, habituée à ne pas demander la permission, s'ancra sur l'arrondi de sa hanche. Ce n'était pas une caresse, mais une prise de possession qui redessinait ses propres contours.

À travers le carreau, Paris reprenait ses droits. Un homme en manteau sombre traversa le carrefour d'un pas pressé, le col relevé, ignorant tout de la femme qui l'observait depuis cette lucarne suspendue. Il paraissait petit, presque dérisoire, prisonnier d'une routine de bureau et de café froid, alors qu'ici, chaque battement de cœur d'Éléonore cognait contre ses côtes comme un tambour de guerre.

Éléonore nota, avec une distraction presque absurde, qu'une écharde du vieux cadre en chêne accrochait la dentelle de sa chemise. Elle aurait dû raboter ce bois depuis des mois. Son orteil gauche la démangeait, une sensation triviale qui tentait de la ramener à la réalité des planchers poussiéreux, mais la pression des phalanges de l'homme sur son ventre l'emporta de nouveau. Elle pensa brièvement à la tasse de thé oubliée sur la commode, aux feuilles de menthe qui flottaient à la surface, relique d'une soirée qui lui semblait désormais appartenir à une autre femme, plus sage, plus

ennuyeuse.

— Regarde-les, murmura-t-il, sa voix étant un grognement bas qui fit vibrer le cartilage de son oreille.

Il n'attendait pas de réponse. Ses doigts entreprirent de défaire, avec une patience de prédateur, les boutons de batiste qui protégeaient encore son buste. La sensation de l'air frais sur ses seins durcis provoqua un spasme qu'il étouffa aussitôt en pressant son torse contre son dos. Le tissu rugueux de sa veste de laine frottait contre sa peau nue, une irritation délicieuse qui la fit cambrer les reins.

Le tintement d'une charrette de laitier monta de la rue, un son cristallin qui heurta la vitre. Ce bruit appartenait à la vie d'avant, aux petits déjeuners silencieux et aux convenances. Il glissait sur elle sans l'atteindre, comme une pluie fine sur une pierre brûlante. Elle ne voyait plus que le contraste entre les mains sombres de l'homme et la blancheur mate de ses propres bras, une calligraphie tracée sur le décor gris du matin.

Il ne se pressait pas, prolongeant chaque attouchement. Ses doigts s'égarèrent plus bas, glissant sous la ceinture de soie de son sous-vêtement. La peau y était d'une sensibilité extrême, et le moindre effleurement du bout de ses ongles provoquait des ondes de choc jusqu'à ses talons. Dans la rue, le bruit d'un volet que l'on tire résonna avec une clarté brutale. Éléonore ferma les yeux, laissant sa tête basculer sur l'épaule de l'homme, sentant la trame de la laine contre sa joue.

Il inséra deux doigts avec une délibération qui lui arracha un cri étouffé contre le verre. La buée de son souffle voila un instant la rue, créant un cocon d'opacité où seul le toucher demeurait souverain. Elle ouvrit les jambes pour accueillir cette intrusion, cherchant un point d'ancrage sur le rebord de la fenêtre, ses phalanges blanchies par l'effort.

L'Inconnu la fit pivoter lentement, sans rompre le contact. Il saisit son menton,

l'obligeant à soutenir son regard. Ses yeux étaient deux puits d'encre où se reflétait sa propre silhouette, défaite et fiévreuse. La pression sur sa mâchoire était une promesse silencieuse. Elle sentait le bois froid dans son dos, offrant une résistance bienvenue à la poussée de ce corps qui voulait l'absorber. Le nectar de son attente réclamait enfin la foudre, sous l'œil d'un ciel parisien qui ne jugeait plus personne.

**FIN**

*Merci d'avoir lu "L'Indiscrétion de la Soie : Le Miroir des Draps"*

Une œuvre écrite par Seb Le Reveur

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)